

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at|[http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse] ht tp : //books .google . corn

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08245289 1

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

s, ' /• ^.\ i I

The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

1 'V

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

ii:i«E\E €AVAIC2I¥AC;. UE LA L 11ÊGFISCE D ALGER, Victor
:tTn«cii. Kdlleir. £

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^X(^■^ h f I k:

The text on this page is estimated to be only 12.20% accurate

DE LA RÉGENCE D'ALGER. BKli

The text on this page is estimated to be only 4.75% accurate

IMPRIMERIE I)K Y^' DONDEY-DUPRK.

The text on this page is estimated to be only 14.54% accurate

DE r NOTES SUR Ly^CCXJPATION.) PAU i p.vJ^' CHEF SE
BATAILLON EN NON ACTIVITÉ. \ PARIS. VICTOR MAGEN,
ÉDITEUR, 21, QOAI DES ACGDSTIKS. 1839

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

w Afirp^^Cff ^S'J:-^o. 0*:^ Ba

The text on this page is estimated to be only 1.50% accurate

IVOTE PBEBIII^BE*

Ces Notes sont extraites d'une collection destinée d'abord à un plus grand travail . On les donne telles qu'elles sont, pressé que Ton est de provoquer l'examen de la question de colonisation en Afrique, qui paraît admise, mais qui cependant n'a point encore été discutée. On ne doit demander à ce travail ni le style ni les développements d'un ouvrage; ce que Ton y trouvera , c'est l'expression d'une entière conviction. Elle se fonde sur sept années d'examen. C'est surtout à ceux qui connaissent déjà la régence d'Alger que l'on adresse ces Notes.

NOTE I. Def «ntorltéf indîgèiief étabUet loiif la direelîoii ou font le patroiuige de la Franoë. A diverses époques, et dès 1 830 , des essais ont été tentés par les gouverneurs qui se sont succédé en Afrique pour fonder dans la régence un système d'administrationmixte, qui consiste à placer entre l'autorité française et les Arabes, desagens intermédiaires, pris soit parmi les Arabes eux-mêmes, soit, plus souvent, parmi les Turcs, ou leur descendance di

— 6 — recte. Récemment la province de Constantine Tient d'être organisée d'après cette idée ; enfin, etsur un plus grand théâtre, Âbd-el-Kader qui, aux termes du texte français du traité de la Ta&ia^ ayaij; reconnu la souveraineté de la France, Abd-d-Kader, disons-nous, n'est, pour ceux qui croient à cette clause du traité, qu'un dépositaire de natrep*iiMir • Le moment parait donc convenable pour l'examen des résultats connus des essais tentés Jusqu'à ce Jour et des résultatSi^^baUes^^estAffiorts récemment renouvelés. C'est là l'objet de cette note.

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

--I^ §1. conuue conséquence inévitable celle ^,de^ t^is

— 8 — la r^{ncct} II n'y avait pas de guerre générale encore[^] et les Arabes ne voulaient peut-être pas la provoquer ; mais ils venaient de voir tomber leurs chaînes[^] et c'est tout ce qu'ils comprenaient dans ce qui venait de se passer. Ils ne reconnaissaient points ils ne pouvaient reconnaître à la France; un droit qu'ils n'avaient jamais reconnu aux Turcs. Nous n'étions pas pour eux de nouveaux maîtres[^] mais des libé* rateurs auxquels ils ne devaient point de reconnaissance, qu'ils détestaient à cause d'une religion que leurs traditions [^] que le récent souvenir des Espagnols leur avaient appris à regarder; comme ennemie, et que, tout au plus, ils pouvaient souffrir comme voisins nécessaires. Nous admettons qu'on n'avait pu faire mieux; que la force des choses et l'émigration volontaire ou forcée des Turcs avaient rompu la chaîne du temps [^] la succession du gouvernement; la tradition du pouvoir; mais ces faitS; pour avoir été inévitables; n'en étaient

— 9 — pas moins grave; et le général français allait avoir à choisir entre deux partis. Il lui fallait ou aliéner nos droits par des traités avec les Arabes, s'ils avaient consenti à traiter, s'il était possible surtout de le faire avec une population encore engourdie, et qui n'avait à présenter ni union, ni chef, ni garanties, ou obtenir par la guerre une soumission qui allait être refusée avec toute l'énergie que donnent le besoin de liberté et les passions religieuses. Traiter, c'était, sans se réserver de sûreté pour l'avenir, donner aux Arabes le temps de se reconnaître et (le s'organiser. Faire la guerre était préférable, sans doute; mais alors il fallait attaquer la régence sur tout son front de deux cents lieues de côtes; il fallait que la guerre fût énergique et soutenue, qu'elle n'eût pour terme que la soumission complète du pays. Or, dans les circonstances d'alors, non seulement la France ne pouvait fournir une pareille entreprise; mais il était possible

The text on this page is estimated to be only 3.90% accurate

^HiyMM^PI^à .^9iỲsânt«^ie lia . ùy^^rflu^e ^Cf^t coûteuse, une
charge alors trop pesajgii^ . , ,Le :grapd .aHtw4é.sçMW»e và^a . |ig#>e
loi^ç4«s JkpaJies.quHl fi»M^t.lçur4jViJlì|e^i^I^ûsiUe.fel^aUipFQ^|p^«at^

The text on this page is estimated to be only 9.04% accurate

.iliej^émLa

— 12 — ' aristocratie arabe; que les hommes jouissant d'une influence générale , ou au moins très étendue, sur lesquels aurait dû se fixer un ' choix , sous peine de manquer de chance d'avenir, que ces hommes 3 disons-nous , n'existaient point, et que, s'il existait quelques traditions de grandes familles, ces traditions s'étendaient à peine au-delà du cercle même de chaque tribu. Il importe de remarquer aussi que non seulement la politique des Turcs n'avait pas voulu laisser naître des prépondérances de tribus ou de familles; mais que, bien plus, elle avait servi leur domination en entretenant ou provoquant, au besoin, des unes aux autres de profondes haines ou de vifs ressentiments, qui devaient être un obstacle à l'établissement d'une autorité centrale indigène. Où fallait-il donc aller chercher le personnel d'une administration musulmane? Ce n'était pas, sans doute, à Constantinople, qui n'eût vu dans ce choix qu'une restitution. Le pacha

— 18^e d'Egypte était déjà trop puissant pour que l'on put sans danger introduire ses agents dans la régence. C'était donc aux états barbaresques de la côte d'Afrique qu'il fallait s'adresser. Leur existence, fondée sur les mêmes principes que le pouvoir que l'on voulait détruire et qu'il était le plus vite à détruire, du reste une garantie de succès actuel imprès des Arabes» C'est par ces motifs que le mouvement apprécié est permis de le croire, que le général commandant l'armée d'Afrique finit par vouloir traiter avec la régence de Tunis. Si l'on se reporte à cette époque, si l'on se rappelle la position de la France alors et, nous le répétons, si l'on comprend bien que les Arabes n'étaient point encore arrivés à mépriser la puissance turque, que nous venions d'humilier sans doute, mais que nous n'avions pas osé vouloir détruire; si l'on tient compte de ces motifs, on n'hésitera pas à reconnaître que M. le général Clauzel avait

The text on this page is estimated to be only 2.09% accurate

dÉUKtt ii avec Ijbtchtr des* csMoitsv
Jiea'8atkfttiJi^drrâfignenf»ir#lu»ittriè^ «}*< liiH sdbnttâV' et
retjofRtmire'à» qtRd^pnr. pav diiâ; Cékvspemà» attr psorticoliera qui crat?
^llàcgtnrtret sourpteskes' (fe^ jtttir; h^b^ c« Jfé^in»>atiâ(sil'c(tKr'8rfotie-
h9^êÊmm ée»vm lÊsus: Sf Tona'ptt iardétttMrê»^ ff-n'és^pHu» jrwk«fè'dé'
tes'rtfeîperr et; «P««* àfltodiftpîicer, if f a-efr-eBerun» yipew dttatfy»

The text on this page is estimated to be only 4.20% accurate

tiBie&elffiSÊ6»é»iP n'est p^iM^uflë tfStiM'4i«t' baresque qui
allait concoiu^ atf ^dW^^MB"'^ éfilMKH à'^^iëfeiflë dēj^ i]«a> liii 9érm
(toUÊê^ DMlsa^cMmé qtitt*oëfte' pufBâMee']»ûe^l»ë>i

— 16 — sition de sa capitale, pour nous à peu près inattaquable. Tripoli, peu connu des Arabes> n'y a point de crédit ^ et aurait d'ailleurs peu de chose à perdre et tout à gagner en traitant de mauvaise foi. Tunis, au contraire, par son importance plus grande, son crédit , se\$ intérêts commerciaux dans la Méditerranée, offiait assez bien les garanties désirables. Ce fut en effet avec. Tunis que voulut traiter Jegénéral ClauzeL La capitale de la province d'Oran était occvpée par nos troupes ; elle fut donc immédiatement remise à un prince de la maison végùBXite de Tunis. Nous n'avons point à examiner les résultats de cette première épreuve. Le traité fiit, on lésait, rejeté par le gouvernement français : le nouveau bey d'Oran , Içs aventuriers venus à sa suite , ne virent donc, da^s leur séjour dans cette place, qu'une 4>Mirte occasion de pillage, dont ils s'emprea^ sèrent de profiter. . Quant à la province de Testi s'il se trou*

— n —
vait un danger à confier à l'État de Maroc l'administration de la province d'Oran , touchant à sa frontière^ ce danger allait se reproduire^ si l'on remettait au bey de Tunis le soin d'administrer celle de Gonstantine, danger plus grand encore , puisqu'il n'entrerait dans sa capitale que par une conquête et les armes à la main. Fallait-il alors donner à Maroc la province de Test de la régence, comme on venait de remettre celle de l'ouest à Tunis? Cela eût été possible si Gonstantine, sa capitale obligée, eût été une ville maritime ; mais nous n'étions point maîtres de cette place, et l'empire de Maroc ne pouvait se charger de sa conquête. La régence de Tunis , au contraire, était bien placée pour le faire, et il fallait qu'elle la fît: Il y avait danger, nous l'avons reconnu déjà, à lui confier cette opération, danger augmenté de tout l'avantage de la position de la ville conquise; mais il fallait qu'elle le fut, ou par Tunis, ou par la France. Or, nous admettrons, si l'on veut, que

The text on this page is estimated to be only 15.12% accurate

k d&é^éde cette puissance, établi à Geastantine €t Budtre du pays^ se fût plu» tedl lévolté contre nous , et sons rinsfôraticm ée Mffi maître. Il nous dît follu dloxs, tout au ^os,^ aller cbàti^ ce bey , comme plustard on a du châtier le bey Achmet. Il nous eut ùMm prendre et gard^ Constantine , comme on a dû depuis la prendre et la conserver. Ainsi ^onc^ par son traité , le général Glauzel^ » ĩ3e qui concerne celte province , et en jidmeétant toutes les mauvaises (âiances, ne faisait qpa'ajouraer à une époque plus convenable Jïup entreprise qui hii était interdite pour le moment. Ajoutons que, le caséchéant^ le bey de Tunis, lié à la Franee par un traité, n'aurait pu le violer sans avoir à nous r^idre coiUpte de son manque de foi, et que c'était à Tuiûs même que nous aurions dû aller demander les ckfs de Constdtitine. L'existence indépcafkantede cet ^t se trouvait donc liée à s

pour ennemi le bey de Tunis ^ele bey Acjimet« S'il fallait avoir un ennemi y au md^ns , était-il bon d'en choisir un que l'cm pût facilement atteindre. Ainsi^ si le général Clauzel fit preuve de sagsK^ité dans ces circonstances, en remettant Oran à l'agent de Tu^is , il en fit preuve encore en lui confiant nos droits ^i; l'autre province , à charge par lui de s'en rendra m^tre. Ajoutons que la conséquence naturelle de cette combinaison était de prêter au bey de Tunis l'appui dont nous pouvions disposer sans danger , celui de quelques officJçr\$ spéciaux, chargés d'organiser une troupe régulière et un matériel transportable. Quant à la troisième province, celle de Tittery , un bey pris dans le pays fut noimé; mais c'était plutôt une déclaration de nos projets qu'un fait réel. Si l'organisation des e;x:trémités de la régence devait se con3oli(ler, le centre isolé ainsi de tout appui ne pourrait long-temps se refuser à la soumission.

— ao — On voit que nous approuvons sans restriction le traité conclu d'abord entre le général français et le bey de Tunis. Mais^ dans notre pensée^ cette organisation ne pouvait avoir qu'un caractère provisoire. (T'était, nous Tavons dit f la solution du moment. Quand on voit ce qui se passe en Orient, quand on reconnaît le besoin que ses deux plus importants états prouvent de chercher leur force dans tme civilisation nouvelle, et d'entrer par leurs institutions dans la famille méditerranéenne, on est forcé d'admettre que les états de la cote d'Afrique sont appelés à suivre ce grand mouvement, sous peine de disparaître. On ne peut s'arrêter à croire que le rôle de la France puisse se borner à rétablir et perpétuer dans la régence d'Alger le système destructeur qu'elle avait d'abord renversé. Le général Clauzel fit en 1 830 ce qui pouvait, ce qui de^ vaitse faire alors; quant au surplus de la tâche imposée au pays , c'est ce qu'il devait

— 21 — laisser avec confiance aux chances et aux nécessités de l'avenir. Le refus d'approuver son traité n'a point permis d'en développer les conséquences et d'en apprécier les résultats.

-22sn. Ibrahim eald de Mostaganem (général Boyer).

Mostaganem^ ccrnime toutes les villes du littoral de la régence , avait une population mixte^ composée de Turcs^ Koulouglis^ Juifs et Maures ou Hadars^ race arabe^ établie dans les villes et tenant aux populations du dehors par conformité d'origine et de secte religieuse. Les Maures habitaient un faubourg entièrement séparé de la ville principale ellemême et resserré par sa position entre celle-ci et la citadelle qui, conune partout, n'était ouverte qu'à la garnison fournie par les janissaires.

The text on this page is estimated to be only 2.92% accurate

L'anwée des Franew à Qimn i[^]'iaitaakm [^]kmc pas[^] œottie
dansd'aoten villes, hdiitB kmédiate de YmÉUaité enstente ; mis son action
au èaxm ait éétmaite. Muta[^]ÊBxm iefiniy wmoÈib Jbauecnip d[^]asitees , mi
point kfdé, mnd nlte neirtre, [^]pn devait sernrxPa[^] siie ans dâirîs de fai
popidadon ftonpiey mise hms de insertion «pd « tranrait engagés eslM les
ncpaveaax maMres [^] iés ArsdMt [^]tonteMs il étail utile d'empèdier [^]tpB
[^]fbm tntl «eux-ei ne voulassent i[^]«inparer dn port de la côte , sans
impoitanee naiîtiineâ la ip#flé; inais trf[^] imsm da part d'Arxeir, ^{^^}n dewt
néecssakrai0Bt)OCci[^]per un joary pour seijdbir [^]il s'y

^ - 2i -. bornaient à l'envoi mensuel de la solde^ et il n'y vivait à en attendre ni coopération ni appui; mais on pouvait compter^ pour le moment au moins , sur leur neutralité. En effet ^ déjà les Arabes commençaient à s'occuper de < leurs affaires et à comprendre leur position. Dans le principe on avait pu espérer le rétablissement du pouvoir auquel ils étaient . habitués à se soumettre ; mais deux fois nous avons brisé ce pouvoir^ et il ne dépendait plus de nous de lui rendre l'ascendant que nous avons pu détruire. Les Turcs ne pouvaient plus nous servir , et s'ils consentaient encore à n'être plus que les fermiers d'un pays dont . ils avaient cessé d'être les possesseurs^ ce n'était aux yeux des indigènes qu'une faiblesse de plus. . Ibrahim^ ancien chiaous. du bey d'Oran, n'était fait ni par ses antécédens, ni par son caractère^ pour. rendre au nom turc le pres^ tige que nous venions de lui ôter : aussi nous ne pcaisons pas que le général de qui il tenait

son titre de caïd ail jamais pu voir dans Foo cupation de Mostaganem le centre, d'un cercle qui dût s'étendre. C'était un points et rien de plus. Nous venons de dire , les faits postérieurs prouveront que les Turcs ne pouvaient plus nous servir. L'événement vint bientôt faire voir qu'ils ne pouvaient même plus sa servir eux-mêmes, du moment qu'ils étaient soutenus par nous. Dès 1832 le sentiment de nationalité avait acquis de la force chez^les Ârahes de l'ouest. Le père d'Abd*el-Kader avait puissamment travaillé les esprits dans ce sens. Au commencement de 1833^ son jeune fils fiit appelé par la mort tragique de son père à réaliser des projets dont le secret lui avait été laissé comme héritage. Dès cette époque, il y eut déjà quelque ensemble dans la résistance des Arabes. Non seulement Oran, mais Mostaganem put le ressentir. Les relations avec le dehors devinrent rares, les approvisionnemens difficiles. Bientôt Âbd-el-Kader tenta la

The text on this page is estimated to be only 10.04% accurate

— 16 — fidélité d'&rahÔD^ et hii denmda même de sesoamettre. Il n'est pas probable ifot le caid ywihA accepter le joug arabe; mais il est permis 4e pNffiser tpi^il était disposé à fiûre bon marché d'une position difliôle et sans prc^t. Quoi qu^ en soit ^ le général Desmi^els^ qm e&Bf mandait alors la province^ fut av^nrti du dai^er qn^ y a^ait qu^rahim ne livrât à oeiui^pn foienait déjà le âtre de sukan une TiUe qu'il ne pourraât plus garder po«r notne «ompte. C!et avis décida roecupation de M ostaganem^ Ainsi Ton fut amcaié à renoncer à oet emm, et déjà Ton pouyait au moins pressentir que les Turcs ne pouvaient phis nous fitiurnir^'uH til^ auxiliaires.

The text on this page is estimated to be only 9.25% accurate

— 2TBeys créés en IB36 p9x M. le mai^hd Osazd. A jKfès
Fiessai infraetuecuc dont nous venons ^ renidre Compte, le premier acie du
même ^nre qni se présente, mais sur une plus Taste échelle, t!est ki eréatkm
sueces^ve de quatre fceyHks p«r M; le maréchal Gkuzel^ au
iMBrttentemeiit de f836; ceux de Ttemcen, de Mostftganem, de Medeah et
de Constan!line; G^étaient encore les idées conçues an 1830; mais arec

— 28 — proche, il nous menait, sinon à la possession de la régence de Tunis elle-même, au moins à l'établissement d'une prépondérance assurée dans cet état. En 4836, ce n'était plus des princes de maison régnante que nous élevions sur de nouveaux trônes, et que nous ne devions aider que de notre présence à Alger j les nouveaux beys étaient bien pris parmi les Turcs ou leur descendance immédiate, mais tous sans ressource et sans appui, les uns peu connus, les autres peu dignes de l'être; ce n'était plus des princes tributaires de la France, c'était des agens sans crédit, qu'il fallait faire reconnaître et maintenir par nos soldats et nos trésors. Aussi cette époque n'offre-t-elle, en ce qui touche le sujet de cette Note, aucun résultat; seulement, elle dut achever de nous convaincre que le règne des Turcs était passé. Le bey de Medeah, homme de courage, ose se rendre seul dans cette ville. Trahi par les Maures, mal défendu par les siens, il est livré

— 29 — à rémîr, offert par lui en hommage à l'enipereur de Maroc, renvoyé plils tard par celui-ci, et pendu pour l'exemple. Ibrahim, ancien caïd, maintenant bey de Mostaganem, va cacher derrière nos baïonnettes son impuissance et sa nullité, écrasé qu'il est par la présence de El-Mazary à Mazagran, et par la prépondérance de Mustaphaben-Ismaël, tous deux Arabes et combattant pour nous. Yousseuf, bey de Gonstantine, vient à Bone planter sa tente et déployer aux yeux des Arabes, déjà voisins inoffensifs, son luxe et son courage; mais, lorsqu'il faut aller prendre possession de sa capitale, lorsque M. le maréchal Clauzel y engage si énergiquement son armée et sa fortune militaire, Yousseuf ne peut nous fournir ni un mulet ni un soldat. Mustapha-'ben-Moukallach enfin, bey de Tlemcen, brocanteur sans courage et sans talent, appuyé par une troupe française, commandant à une population qui pourrait four-<

-30
nir douze à quinze cents hommes armés et valides^ oublie qu'il a des Arabes à soumettre^ et ne pense qu'à exploiter au sein de la ville une position qu'il sait sans avenir. Les faits sont susceptibles de plus grands développemens , et l'on pourrait en tirer des enseignemens utiles; mais nous nous bornons à les si^kr en ce qu'ils ont de relatif à la question qui fait l'objet de cette note. De ce qui précède doit-on conclure que le maréchal n'avait point su apprécier la différence des époques e* les conséquences des faits antérieurs à s(mi second commandement ? No^ sans doute, on ne doit pas le croire, et l'examen rapide des événemens, l'appréciation des moyens dont il pouvait disposer, feront comprendre qu'ils étaient ses embarras et ce qu'il lui était permis de tenter. Au refus de ratifier le traité du maréchal avec la régence de Tu^iis, avait succédé un système d'occupation bâtarde et sans but. On guerroyait bien avec les Arabes; mais la guerre,

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

— at — faofue pent[^]tre pour former des ofEciers d'in&irterie lég[^], n'était point de nature à réduire nos ennemis. En 1833[^] le général commandant à Oran[^] obéissant sans doute à ses instructions[^] traitait avec celui qu'on allait reconnaître comme souverain[^] et pendant qu'Aehmet[^] dans l'e[^], brayait nos menaces; qu'au centre une tribu de voleurs paralysait Bâs tentatives d'établissement; à l'ouest, le xMHivel émir[^] profitant du repos que lui accordait la France[^] poursuivait hardiment son en[^]treprise, empoisonnait[^] pendait ses rivaux trop iironfians, per[^]vait les impôts arriérés, achetait des armes, et augmentait ainsi les élémens de sa résistance et de son pouvoir. Bientôt vint à Oran le général Trézel ; ses moyens d'agir étaient bornés[^] sa TesponsabiUté bien grande ; et cependant, convaincu qu'on faisait iau[^] routc[^] il osa en sortir par un coup de vigueur. Le résultat immédiat de son entr[^]rise fut la défaite de la Macta; mais ce résultat n'en était pas la conséquence inévitable.

Ce qui devait en résulter, c'était la guerre, devenue nécessaire alors ; c'était la fin d'une période déplorable j ce devait être le commencement d'une meilleure époque. On devait croire le gouvernement éclairé sur ses intérêts ; le combat de la Macta venait de lui révéler un ennemi redoutable, et qu'il fallait abattre pour avancer. On put croire qu'il l'avait compris lorsque M. le maréchal Glauzel fut désigné pour venir gouverner nos possessions d'Afrique. Son nom sembla de bon augure. Sous ses ordres ; l'armée alla rétablir l'honneur de nos armes ; les Arabes furent vaincus, la résidence d'Abd-el-Kader saccagée ; mais ce n'était là que le commencement de notre tâche. Le pouvoir de l'émir était compromis, sans doute (et l'accueil fait plus tard à la division Perrégaux, présentant Mustapha-ben-Ismaïl aux Arabes, l'a bien prouvé) ; mais les Arabes ne s'étaient soumis à l'émir que parce qu'il leur avait promis protection contre nous ; pour

— 38 — se soumettre à nous^ ils nous demandailisnt protection contre Témir. Il fallait pouvoir la leur assurer; mais les moyens de le faire nous furent retirés^ et, pour toute réponse^ on n'eut à leur présenter qu'une faible brigade bloquée à l'embouchure de la Taûia. Au moment de son retour de Mascara , et lorsque le maréchal fut certain qu'on ne lui laisserait pas les troupes dont il aurait encore eu besoin pour poursuivre un premier succès^ sa position dut se compliquer. Son embarras s'augmenta encore par l'appel que lui firent les Kôulougis de Tlemcen, qui, terrifiés par un récent désastre^ allaient livrer leur ville à l'émir si nous leur refusions du secours. On pouvait, le leur refuser, sans doute; mais alors non seulement cette grande levée de boucliers faite pour abattre notre ennemi serait sans effet utile, mais encore sa conséquence^ ou du moins son résultat, s'ûladt être de livrer à l'émir une ville importante qui lui avait résisté jusque alors, comptant sur notre appui futur, l'espé* 3

The text on this page is estimated to be only 7.62% accurate

- « — Mum rartont lomqu'eHe aTtk apppis noire «iw H^ à M^oAra. Si cela arri^ait^ Yêmir aBak sortir vielorieii& 4& cetle hitte. Il y avak H«h à tout etb uae mairraise sotiition^ e'était fab paix ratiSH ful-elte oflfeito à Abd-el-Kader, trop ckîrvoyftiit pour e» ▼ouloir alors. La paix itrt refbsée par kii^ et il felliil coRtkmep la guerre^ sans moyens suffis San» pour la rendre profitais. C^était une trkte nécessité; mais laissa:^ Fennemi entrer à Tlemcen^ et^ lorsque noua devions chercher à le détruire, consentir à le voir se consolkler afaisi, désespérer à tout jamais les populations qui voudraient se pkœr sous notre protection après la vîetmre, était pk» f^H^heux encore. L'expédition de^Tlemceii Alt donc une nécessité vésuhant èe la conti*nuati

The text on this page is estimated to be only 9.26% accurate

Konkugli[^] f ui nom 9çpà»i[^]i » late aide. JjL pafwUtieti
à»\styixké[^] TlmMen est formée ;de\$ B[^]0»caéUÉneBS.q»B edUe de.Mo9[^]
li[^]dmé; fiMÛs k TÎUe esl eiMBpdete; la eitft» diidlft:0tt [^]i[^]b[^]ifly tiealfi à
sa pasfeiâ siifléfiетtf e[^] habîAé&par ba Koidbt}[^] et tesi Jttifo. La[^] ville
basse est peuplée par les Maijoes em SfedatSr Ote peut admettee qu'elle
rec[^]niait 45>O90 hsâûtena, savôk* : Eodongli[^] 5,000 • ïai6 . 9;000 mOuPs.
\ 7,0Wî Tbtal. . . 15,00» Les Turcs n'habitaient point les villes de l'intérieur,
et ce qui s'en trouvait à Tleincen était le leste de la garnison de 100 hommes
qu'on entretenait au]VJ[^]chouar,[^] et qjaà ne put ou n'osa évacuer après la
conqjoête d'Alger |[^]kîFrance« Ces élément (le pofuktioa étaient
tBopimportaoa pouc qpie]m garnison touque put

maintenir son autorité sur la ville , rnHée qu'elle était, dans l'intérieur de la citadelle, à un assez grand nombre de familles. Son autorité cessa donc; mais il ne s'en oi^ianisa, du reste, point une nouvelle. Les Koulougli et les Hadars vécurent en voisins paisibles, mais qui s'observaient. Bennouna, homme parvenu, qui devait sa richesse aux faveurs du dernier bey d'Oran, était le plus influent des Hadars, mais non précisément leur chef. Les Koulougli , maîtres du Méchouar , suivaient la direction qui leur était imprimée par l'assemblée de leurs notables. Les Juifs, par habitude et par position, subissaient la loi de ces derniers. Tlemcen, centre d'une belle et riche contrée, placée entre la régence, l'état de Maroc et le Désert, avait eu jadis une période brillante, et jouissait encore en 1830 d'une prospérité qu'il devait à ses fabriques d'étoffes et au triple commerce d'échange dont il était le nœud. Oubliée par la France, cette ville ne

-37 — pouvait manquer de msutres : aussi^ dès 1 831 ,
l'empereur de Maroc y envoya-t-il un agent appuyé par un corps assez
considérable^ et qui venait^ à la suite d'un app^l qu'il avait su provoquer,
faire reconnaître la souveraineté de son maître. Il fut accueilli par les
Hadars et par quelques riches KoulougUs, qui désiraient une garantie de
tranquillité. Les autres refusèrent de lui remettre la citadelle^ dont il
réclamait l'entrée. Dix des principaux d'entre eux furent pris et envoyés à
Fez comme otag^. Cette mesure fut sans résultat, et une lutte s'engagea
entre les deux partis. Les Maures devaient naturellement y prendre part, et
c'est de ce jour que date cette guerre intérieure entre deux moitiés de ville,
guerre de maisons^ guerre de jour et de nuit , qui étonne par sa durée, et
dont l'honneur ajqpartient tout entier aux Koulougkis, qui n'avaient pas pour
eux la sympathie et l'appui du dehors. Les réclamations de la France
forcèrent le

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

— 88 — gouvernement de Maroc à rajfpder 900 agml Mufey-Ali. il partîtTlemcen, laismmt le pouvoir attx mains de Bennotma, quine pot se (aire reconnaître par les Konlougls, ceai-d n'oihbliant pas que le sang tnrc conhdit dans lecars veines, et qull y aurait eu bonté pour «ux i se soumettre à rautoritè d^im Arabe ; la guerre continua donc avec vigueur. , En 1832 vint Abd-el-Kader ^ qui rédama la soumission des deux partis. Beimouna, qui passait pour être Tuteur de Tempoisonnement de Meî-ed-Dîn, père de Témir, n'osa Ta*tendre^ et se retira dans Touest. HammeéiSakkal, homme habile et condliant, étranger du reste aux premières intrigues et lié d'affectîon à plusieurs familles de la haute ville, fut nommé caïd d®]Maures. LesKoulougls, ra*siorés par c6 dioix, acceptèrent aussi pour caU un des leurs, Mustapha-ben-MukaRach, fis, petit-fils et neveu des derniers beys de la pro*vince, nommé plus tard bey de Tlemcen par la France. Mais s'ils consentirent à cet arranr

The text on this page is estimated to be only 8.06% accurate

— at — ffimesÀ, ils refiiièreiil; imcore ia remile «ht Mëchouar, leur teule |;iir«iitie. Abd«>el-Kft« der n'était point encoro aieeE fort pour te contraindre ; il suc i^oumer rexéenlio de M pitfetg* Le» choses relièrent d'uis cet état j«»!(pi'« k fin de 4833, i^oque à laquelle l'émir, 4e^ venu plus puissant^ Toiilut enfin posséder la citadelle de Tlemcen. Sakkal ne pouvait c«n^ tenir à ses projets ; il rappela donc Benmmia^ dont la ca^Mité et Tinfluence devaient msMx le aerrir, et ijui avait su d'ailletors se faire i^ pnyer par TempercAir de Maroc, de* foi le «•^ gnal d'une nouvelle gaerre, qm ne cessa {dus ^^à notre arrivée, au mois de janvier 1836« U nous reste à ajouter qu'en 1B34 Mifâta^ui'^ bm-4smaël, qui n'avait jamais voulu recon^ naitre l'autorité d'Abdrel-'Knder, vaincu par kn après Tavoir d'abord battu hii^même^ vint demander aux Koulougts un asile qu'il n'ër t^ point encore réduit à cbercber à Oran^ dont il étaât trop loin d'atHrars^ rt oùpeirt^^

— 40 — être. il n'eût point été luen accueilli. Ajoutons aussi qu'à la fin de 1835, les Koulouglis, attirés par une tribu jusque alors amie dans une lâche embuscade, y avai[^]it laissé une centaine de leurs meilleurs soldats ; que ce désastre avait abattu leur courage, et que, renonçant à se défendre seuls, ils avaient été amenés à choisii* entre le joug de l'émir et l'appui de la France. Lors donc que le maréchal Glauzel entra à Tlemcen, lorsqu'il eut ramené dans son en-* ceinte une partie de la population maure, que Tennemi* «venait d'en arracher toute entière pour la soustraire à notre contact; il lui fut im« possible de rendre aux Koulouglis la confiadce dont ils avaient besoin pour compter encore sur eux-mêmes. Les armes, les munitions qu'on leur aj[^]rtait n'étaient rien pour eux s'ils devaient rester seids, et ils déclarèrent que, si la France ne leur fourftissait l'appui de ses sdidats , ils seraient réduits, les plus compromis, à s'expatrier en suivant l'armée à sim

— M — départ ; le reste, à se soumettre aux Arabes et à leur livrer le Méchouar, jnsque alors gage de leur sûreté. Ainsi ^ notre apparition à Tlemcen n'avait am^ié aucune difficulté nouvelle; mais elle n'en avait fait disparaître aucune, et le gouvernement se trouvait toujcnirs, en présence de cette alternative^ ou de laisser à l'émir les avantages de la guerre, ou d'accepter, avec des nôtejis insuffisants, une charge nouvelle. Entre ces deux partis, tous deux mauvais, mais inévitables, iUfallait choisir. Le maréchal n'était point secondé alojrs par ce bon vouloir qui plus tard devait permettre de charger 5,000 hommes de la garde de Gonstantine. S'il eût pu le faire ^ notre marche dans Touest serait plus avancée; mais il n'avait paâ une pareille fol^ce à distraire des |^ nisons du littoral; et puisqu'il ne pouvait donner à l'occupation française de Tlemcen une attitude respectable, il fallait qu'il laissât aux gens de la ville le soin et l'intérêt de leur

The text on this page is estimated to be only 10.29% accurate

-* tt administration. Une diUe gârmson frfta*' çfti^^ chargée de les aider dans leiarr défense^ devait leur servir de gage de la protDblQil qu'on promettait à leurs Aoirveaux efibrts. * Tds Sont, selén nous, les molife tjtti jwli* fienc ht nomination dn bey de Tkâicen, tê^ dttîte à ses véritables proportions. Le titw qn'on lui donnait , la fixation du territoiire promis % son gouvernement n'était an fiit qdê des démonstrations faites pour les Arabes^ et au^cquelles il faut laisser leur véi^bte senSé Quant au beyiik de Mostaganem , «'était tme retraite, pri^; des services rendus pet Ibraihim. Le vrai bey, dans cette partie de la province, cehil autour duquel devaient venir se grouper les indigènes, c'était Musta{4li^ ben-Ismaâ, que nous avions ramené de Tkm^ cen, et dont l'établissement à Oran snffisàil au besoin pour jltStifier l'expédition qui mm avait vahi cet utile ef piassant aoufiaire. Les môtfie qui ont amené fc <5iréation dtt beyiik deTlemcen expliquer anàri oeMe4il

The text on this page is estimated to be only 6.46% accurate

be

— 44 — oeluiKîi^ par le seul fût de son refus de se soumettre^ servait de son côté les intérêts de Fé^ mir. Et en effi^ , on sait quelle importance attache Âbd*el-Kader à ce qu'aucune fraction de l'unité musulmane ne consente à se soumettre à la domination des chrétiens. C'est sur le précepte religieux qui le défend aux fidèles qu'il a fondé et élevé depuis l'édifice de sa puissance. Jamais il n'a voulu reconnaître, jamais il ne reconnaîtra notre autorité sur la plus chétive tribu de la régence. Un article du traité de la Tafna stipule, il est vrai, de notre droit à cet égard ; mais pour ceux qui savent ce que vaut ce traité pour l'émir, cet article ne prouve qu'une chose , c'est la réalité *de ses prétentions. Les Douairs et les Smélas ne sont à ses yeux que des sujets en révolte. Ce qui le prouve, c'est qu'après même là Mgnature du traité, il chercha à obtenir leur expulsion; que depuis, il a cherché à les ramener à lui par la séduction et les promesses. Ce même système est encore en pleine vigueur en ce qui

— i5ccmceme ks tribus peu nombreiises qui habitent le sahel d'Alger et la portion de la Metklja renfermée daiis nos limites. Abd-^l-Kader smt l»en qu'il ne peut que perdre à la comparaison que feraient les Arabes de notre administration et dé la sienne. Il sait que son existence est attachée au maintien absolu du système qu'il a suivi jusqu'à ce jour avec une si grande persévérance. Il devait donc craindre que les Français^ s'anparant de la province de Constafitine> ne fussent libres alors d'exercer leur action sur des populations dont il était encore trop éloigné pour pouvoir agir lui-même sur elleé. C'est en ce sens qu'il avait intérêt à ce que nous ne parussions pas dans la province de Gonstantine; c'est en ce sens que nous avions intérêt à nous y. présenter. Mais ce^n'est pas tout. Abd-el-Kader ne bornait pas son ambition au théâtre de ses opérations d'alors; il pensait déjà à s'emparer delà province extrême de la régence. Or il valait mieux pour lui y rencontrer Achmet qu'une

The text on this page is estimated to be only 2.14% accurate

W0fem wcjwwm de\ siMcéi^ poiifm«t W livrer son enMtû; mmà
ifcMmthkorqiK si Im Fmi(^k enltMeM ài GoastaoÉâ»^^ il- at lui SQiraM
ptw 9

The text on this page is estimated to be only 1.56% accurate

elaott tertibk weendaiil^ e'éli^ aimuréxMiii piiiêmtak qndqwt
ohaai^a» d» «ici^, (^ si Anheaqa'»^ dettes réfs»lia*i

The text on this page is estimated to be only 26.54% accurate

- w — Farons dit^ sur h décosidérâtioii daets laqudfe notts avions nous-m^aftes fî^t tomber le nom tore , - mtais encore snr la valeur personnelle de ceux parmi lesquels il nous fallait dumer^ Pendant long-temps on a toulu voir dans unbey turc un homme de guerre qui va plan* ter au besoin sa tente au milieu des Ardi>es , abat des milliers 4e têtes , fi|it trembler toute une province^ et rentre dans son palais chargé de butin et respecté pour long^teinps. l\alheureusement^ nous n'avons point vu de tds hommçs. La conquête d'Alger a fait disparaître ce qu'il y avait de bon en ce genre, et ceux qui restent sont sous le coup humiliant de leur défaite. Nos beys ne peuvent plus être que quelques malheureux avides d'argent, ou craignant la guerre, qui pensent qnp la France, en leur donnant des provinces, s'engage à leur pi^ocurer des richesses et du repos. De tout ce qui précède, on doit conclure qire^ s'il a. été possible, à une époque, de faire administrer par les Turcs un ^ys dont nous tôu

— 49 — lions cependant rester les maîtres; si ce te combinaison a été momentanément la meilleure, il n'en est plus ainsi depuis long-temps. Mais si les Turcs ne peuvent plus nous servir, ne faut-il pas cependant persister à donner aux Arabes des chefs qui leur conviennent, que leur religion leur permette de reconnaître? L'autorité française pourra-t-elle peser un jour sur eux sans intermédiaire et sans transition ? C'est ce qu'il nous reste à rechercher.

-»sw. Âdiniibtration directe des Français dans la régence. Les
preraÎ€!r8 point de contact entre Fà»torité française et les Arabes se sont
établi dès l'occupation des villes où nous avons trouvé, non les Arabes eux-
mêmes, mais les Maures, qui tiennent à eux, nous l'avons âffk dit, par leur
origine et leurs pratiques religieuses. A Alger, cette partie de la population
était trop riche pour oser, abandonnant aux Français sa fortune immobilière
, traverser, avec le reste de ses richesses, un pays sans police et sans
sécurité. La plus grande partie des Maures resta donc ; mais depuis, et à
mesure

The text on this page is estimated to be only 19.15% accurate

- fk (fae le t^oapâ absorbait des tàptânea qm le eoffîttieree ne
venait {dus eMi^{enir} à â&e^{fi}e

population des villes qu'une existence ruineuse ou la famine. La population de Gonstantine aussi émigra d'abord; mais, lorsqu'elle sut que la ville continuait à être approvisionnée par les Arabes^ lorsqu'elle fut convaincue que nous ne faisons pas la guerre à ses croyances^ elle ne tarda pas à revenir dans ses foyers abandonnés. Ces premières émigrations n'ont donc pas une signification aussi absolue qu'on pourrait le croire. On pourra s'en convaincre si l'on examine les résultats de notre premier contact avec les Arabes du dehors. Dans la province d'Alger, où nous avons eu habituellement plus de troupes et une attitude plus sérieuse, quelques tribus, habitant le massif, se laissent traverser par le rayon pro^ gressif de notre occupation sans s'y soustraire d'abord; bientôt elles marchent avec nous comme alliées, lorsque l'intérêt de leur propre défense contre le dehors les y appelle; plus tard elles nous reconnaissent le droit de leur donner des caïds : là s'arrête notre action.

— 63 — Dans la province de Bone^ où le système de paix fut adopté par le général qui y commanda dès le débuts les populations voisines^ d'abord hostiles^ viennent bientôt chercher près de nous un appui contre le gouvernement du bey Achmet. Quelques tribus font alliance avec nous^ sans se soumettre cependant à notre domination. Dans la province d'Oran, en 1833, à la suite d'une expédition heureuse, la tribu des Smelas, pour recouvrer ses troupeaux pris par nos soldats, vient s'allier à nous et fournit des otages; mais cette convention n'eut pas de suite, et les Smelas plus tard se retrouvèrent dans les rangs de nos ennemis* En 1835, et pendant l'intervalle de repos que donne le premier traité conclu avec Abdel-Kader, les Douairs, une partie des Smelas qui l'avaient combattu sous les ordres de Mustapha-ben4smaël, refusent d'obéir à l'injonction de l'émir qui veut qu'ils abandonnent leur territoire et s'éloignent de nous. Ils

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

«9* {K a-9 mmjmA ch^àm un asile sous im ?mm; 0^ aete 4e
]m9it part amène la rupture âk timté par le gëoéral Trézel* Depuis lors, ces
Anabes ont éjté pour nous des alliés ewvstans jBendapt la eampagne de 1
835, nous voyons Auasi £1 Afozftry , suivi d'ime fraction de la tribu des
Borgîas, venir se placeer sous Mosta^ ^amem » et d^uis lor\$ rester dans
notre alliancet Dans tous ces faits, nous ne voyons j^ ^ (H^re le caractère
évident de soumission, 1^ perception par nous d'un impôt. Mais il faut
yeniarquer qu'il eut été difficile, injuste, de le (deoi^uider à des populations
qui, par le fait de la guerre , ne pouvaient pas plus que nous se livrer à la
adtur et au commerce. Aii^i et en résumant, si nous voyons les Majores et
les Arabes nous fuir d'abord et ne voir en nous quç des eonquérans
dangereux, lions les vo^ns aussi, là ou Fon a su dissiper leurs justes
crainte^, ou profiter des occasions l^éçieuses qui ont permis de leur fournir
un

The text on this page is estimated to be only 4.87% accurate

— 5» — iltile secours^ ià^ bous les voyons jneTeniri^.se
soiimettre de i^iit à a<9ti:e •deminatîûjDu Sans doiite celte dcanination
n'agk encore que SUT un bien |)€Ai t nomhce^ il sei»ble bw-* tout gue nos
premiers :prc^és à cet ég/^d sosyt restés stationnaires dans les deux
provûiGes. Qcxudjeutales^ et gu& la iperre qui a précédé k tcadtéde U
Tafnasienous a riaiaof«is. Mais il ^tiacile de se.rfa;idrc'Compte delà
soumfi^ ma plus prompte des uns, de la résistaxice plus opkiiâtre des
.autres. U suffira pour cela d'afipiaéeier les moti& qui ont^ffltené d'ass^
grandes diffièrences ^otre le caractère des populations Toianes des ailles ^
et âm'ourdlhw soumises à la France, et celles de l'intériAui;, quii, |)cndant la
doiiÛAatfto& des TfUj[*GStf n'a* i4aieni;4)aint.accept3é h même rôle. Les
Xurcs ^e^ tro^ peu nombreux, fûw toiyonis agir par «eux mêmes*
Le^seeifetdeleair pouvoir était de s!cg»poser à tout ^iccrwse^ mexA de.
pppulaM)» 0t de ricdiesse ^^bez les Anabes^ hom moy;fin consistait à
détçuirç^ les

— 56 — Arabes par les Arabes eux-mêmes. On devine que les tribus établies dans le voisinage des villes^ celles qui sont aujourd'hui nos amies^ devaient leur fournir le plus ordinairement leur concours ; aussi est-ce parmi elles qu'ils puisaient les chefs et les soldats d'une troupe qui combattait pour eux , et dont les principaux habitaient dans l'intérieur même des villes ou dans leurs faubourgs. De cette politique il devait résulter, non seulement de grandes inimitiés entre les tribus du Magzen et celles de l'intérieur ; mais encore les premières devaient perdre au contact de l'étranger, et par les besoins que donne l'exemple tentant du luxe des villes^ devaient perdre, disons-nous^ ce sentiment de nationalité qui se conservait ailleurs. C'est ce qui arriva en effet; et ceux qui connaissent le pays ont dû être frappés souvent de trouver plus rare chez l'Arabe de notre voisinage ce sentiment de supériorité et d'orgueil qui forme le trait reitiarquable du caractère de cette belliqueuse nation, de trou

-^57 — \er souvent empreint sur leur front le cachet particulier au rôle qu'ils avaient accepté sous leurs premiers maîtres. On doit comprendre maintenant pourquoi ces premières alliances respectées par nous , productives pour nos voisins, n'ont cependant pas été progressives ; pourquoi notre marche en avant, facile d'abord^ ne nous a laissé v^oir ensuite que la répulsion et le désert. C'est que ce n'est pas à l'Arabe énergiquement attaché à ses idées d'indépendance que nous avons eu affaire jusqu'à ce jour, mais bien à l'Arabe qui avait accepté sans retour le joug des Turcs, qui avait déjà subi ce qui avec nous aurait pu ' être^un commencement de civilisation , mais • qui n'avait été sous les Turcs qu'un pas fait vers l'esclavage. Mais, si cette observation fournit l'explication du passé, elle doit être aussi un motif d'espoir pour l'avenir; car si les choses devaient «se passer ainsi, s'il doit s'écouler une période plus ou moins longue entre les premiers pas

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

«t^ aoi^Kftiix lapprocheoicais^ U est im^^ lie de nier au moins (gste les mêmes cauiies ne puissent reproduire les mêmes efEets« La race arabe est comme toute aotre accessible au calcul de l'intérêt^ à l'appât des bénéfices^ au ber soin d'une vie meilleure et à l'ascendant d'une autorité juste et protectrice. Ce qui s'est passé defNuis un an dans la province de Conslantine en fournit une nouvelle preuve. Aiosii il est permis d'opérer que les Arabes consentiront un jour à se laisser gouverner àir rectementpar nous. Far quelle mardie prudente f par quelle suite d'efforts nous sera^il donné d'arriver à ce but? Assurément nous ne pensons pas qu'on ait, depuis biût annéei^ • marcbé dans une bonne toute> et que tout œ ^ que l'on a fait fût bien; mais il y a dans les * événemeus eux-mêmes une logique qui se lait jour avecou sans le concours des hommes^ auii^ quds il n'est point donné de les maîtriser absolument. Dans l'histoire de Qotre occupation dAfrique^ on peut d^à saisir le déveloi^ije

ment successif de leurs conséquences nécessaires; conséquences
au nombre desquelles nous devons placer la récente organisation de la
province de Constantiae. Ce fait est encore bien récent; et cependant il est
déjà possible d'y cheridiiçr i» pésultot;, et non seulement de juger sa
convenance dans le présent^ mais encore d'apprécier sa portée dans l'avenir.

sv. Organisation de la province de Constantine. L'armée française avait pris possession de Constantine. Les négociations qui avaient précédé le fait d'armes qui nous en avait rendus maîtres ne purent prévenir l'effusion du sang. Le bey Achmet^e éclairé par nos efforts pour traiter avec lui, encouragé par ce qu'il savait de notre récent traité de paix dans l'ouest et par le projet avoué par nous

— 61 — était à nous ; mais un siège laborieux^ un assaut terrihlje^ nous avaient fait payer cher sa possession. L'honneur de nos armes était ré* tabli aux yeux de tous; mais ce n'était pas assez. On se fût peut-être contenté de cette victoire; mais Topinion de la France, émue à la nouvelle du triomphe de son armée, se souleva tout entière, et l'on n'osa point, si l'on en avait led^r, abandonner une conquête si chèrement acquise. On ne pouvait pas, cette fois encore, dép^iser sans fruit son argent et ses soldats; il fut donc décidé > pour le moment du moins, que Ton conserverait Gonstantine. La saison avancée, la distance à laquelle on se trouvait de Bone, ne permettaient pas d'exposer un corps de 1 5,000 honunes sans approvisionnemens aux chances d'un blocusy même imparfait. Le nouveau gouverneur ne pouvait donc rester àConstantine, poursuivre l'effet de sa victoire sur les populations du dehors et pour chercher à compléter la ruine

The text on this page is estimated to be only 8.73% accurate

de 9m eàMaaà. tôot te qvtiï p(MnAt Mm, éfeligë! qirït était de
regagner ki cA^, eâAiC de labserkrière lui ntiè traîne dent Feffite>^ tif
nedépassât jpM les boômes fM lui imp^ salent, d'une part, les ressources en
vi^nfi6§ qu'il atrait pru riissembler daaiskLviReméfile; de fsfutre, eelles
qu'il pcRmdt enôoi*e et pdr mk seul cOBTcA ftûe venir de Bmie; eat n'cro^
blioM pa» qû'H kii ittporMi€ de poirtir M pkM vite, son sējotir même ayant
potir résultais d'alisorber les approhrisionifiemens qfa'ii lui 1^-^ hit laisser à
une garnison devant traverser tout ITiiver sons^crmir compter mir d'au(re#
sec6ut*s assurés. Les comparaisons sont toujouï^ trâles* à fmitte, et noi]»
SMMUes afnenës à psârler de Va^ nalogie qui existait entre cetto position
et celle de M. le maréchid Claïuie) à Ttemcen. Ëlte»^ différaient cependant
en ce que, à Tl^ïicenv nous étions appelés par la paiPti

The text on this page is estimated to be only 9.45% accurate

nous y tFOotionsuae citadelle mieoxàrabvi de tonte tentative;
tandis ^foe, k Cimêfiântine^ nom étions entr^ les afrfiies à la maîny eC»
jmr conséquent^ Temi^iiii intërietR' pouvait y être pins à craindre que celui
duf diekora. A ftrllait imposer à Fun et à Vautre» mainfenâf les premier» par
une attitude foptfe, rassuret tes> seconds par la certitude que, s'ik venaieit à
nous, s'ils païaïssaient sur nos n^ur^hés, néOÈ étions assez nombreux pour
les protéger conW® qtri fut chai^ dènotts assurer notre conques. Ce fiiit
seul devait éloigner le nouveau giou^ T^raeur de toute idée d'imitatievi. Si
Fon araft pn^ constituer à Tlemcen* une autorité locale , c'est que Fairtorifé
française qu'on plaçait J côté d'elle n'était pas assez, importante pour cffiicer
Fautre; c'est qu' elle serait dès^ lors asseï^ sage pour ne point dépasser son
but et pouïf ne pas vouloir, renverser un pouvoir (fuselle était a|>pelée à
d^endre*

— 6i — Cependant; Tlemoen avait vu n(omer un bey soutenu par une faible troupe; à Constantine on nomma un bakem indépendant et chef des affaires politiques, protégé par une brigade [dacée sous les ordres d'un officier général. C'était, nous l'avons dit, une fâcheuse imitation. Espérait-on que le titre modeste de hakem satisferait la juste susceptibilité du géⁿéral jfrançais ? C'était un faux calcul; car de deux choses l'une : ou le hakem subirait l'as^cendant du général, et alors il était plus dmp^{le} de faire de cet ascendant un droit légitime, facile à obtenir si c'était par la volonté du gouverneur; ou bien, fort des ordres écrits qui restaient dans ses mains , le hakem voudrait ^r en maître , et alors le conflit d'autorité rendait tout progrès impossible. La ccHnbinaison adoptée par le maréchal Vallée était donc mauvaise; les événemens suivans n'ont point tardé à en fournir la preuve. U n'entre pas dans notre sujet de suivre les événemens, et de faire ressortir la part qui re

— 65 — vient au talent et au caractère du général qui commandait à Constantine ; ce qu'il nous importe de constater, c'est que les Arabes placés en présence des deux autorités, qui se présentaient à eux isolées l'une de l'autre , eurent bientôt fait leur choix, et pendant que le hakem réclamait leur soumission et poursuivait de honteux profits , le général français, fort de ses intentions et de la pureté de ses vues , se conciliait l'affection des chefs du dehors , auxquels il imposait aussi par sa fermeté. Les démonstrations qui ont accompagné son départ ont assez prouvé de quel côté s'étaient fixés le respect et l'obéissance des Arabes , et jusqu'à quel point nous pouvons espérer de les soumettre. Quoiqu'il en soit^ les mesures prises par le maréchal devaient amener un conflit; le général Négrier dut bientôt renoncer à un commandement qu'on refusait de fonder sur des bases convenables et solides. Il était facile au gouverneur de pourvoir au remplacement 5

— 66d'un officier général; mais^ quelque tenace qu'elle pwsse être^ sa volonté ne suffisait pas à maîtriser la force des choses ; aussi^ pendant qu'il donnait aux embarras survenus dans la province une solution officielle qui ne devait rien résoudre, il se réservait d^à d'aller sur les lieux refondre \$on premier ouvrage et \$é ployer aux nécessités. Nous l'avons déjà dit, les événemens ont une logique puisante ; aussi la province de Cbstantine est-elle aujourd'hui reconstituée sur une base nouvelle. Lehakem, le bey, c'est aujourd'hui le chef français qui commande à toute la province. L'autorité musulmane lui est soumise^ et, se conformant au fractionnement des populations, à leur hostilité mutuelle, ou à leur origine différente , chacune doit obéir à un chef qui relève immédiatement du général. Si la jn^n^ière organisation adoptée par le gouverneur actuel avait été, nous le répétons, une fâcheuse imitation de celle donnée anté

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

— 67 — riurement à la province de Tlemcen, celle dont nous venons d'indiquer la substance est une heureuse innovation, qu'ont dû permettre des moyens plus étendus, qu'ont dû prescrire d'ailleurs'tes conséquences nattirdles de nos efforts pour amener les Arabes, non plus à des alliances dcwtetrses,inâis à une soumission réelle. CTest Tm progrès sans doute ; mais qu'on se garde d'y voir le dernier terme de la progression tju'il nous faudra suivre. Les idées Sorit confuses encore, lamarche hésitante ; tnaïs (Chaque jour vient éclairer les tmes et raffermir l'autre. Ce n'^est point la capacité assurément qui manque aux chefs ; ils se lakiseront donc guider par l'eîîpérience. Les événemens d'ailleurs se chargeront, au besoin, de réaliser ce que n^auraient pas vouhi les uns, ce que d'autres n'auraSent pas compris.

— 68 — CONCLUSION DE CETTE NOTE. Partie du centre des villes, l'autorité française est appelée à se consolider et à s'étendre. D'abord notre occupation, concentrée dans Alger, a dû livrer le pays tout entier à des agens pris au dehors; puis nous avons occupé les grandes villes, et voulu établir, sous l'appui de nos troupes, des beys administrant à notre place; aujourd'hui les beys sont des généraux français, et le pouvoir indigène est renfermé dans les limites mêmes des divisions principales des provinces. Demain, c'est nous qui pourrons, qui devons aller remplacer les kalifas et les hakems , au sein des tribus et des villes inférieures. Les événemens marchent, ils parlent assez haut. Nous l'avons prouvé déjà; la race arabe ne résiste pas si énergiquement qu'on le pense à tout progrès. On peut aller suivre chez les Douairs d'Oran

Teffect de notre contact, Tamélioration déjà visible de leurs idées et de leurs procédés de travail. C'est là surtout qu'il est facile de reconnaître que l'aYenir est pour nous. Chaque jour nous en rapproche. Ce n'est point une colonie que nous fonderons en Afrique ; il y aurait honte à nous à vouloir refouler, exterminer peut-être des populations qui nous repoussent sans doute , qui nous fuient comme des innovateurs inconnus , mais que leur nature intelligente, que notre justice, si nous voulons en faire usage, notre supériorité qu'il leur faudra enfin reconnaître , doivent livrer tôt ou tard à notre ascendant civilisateur.

The text on this page is estimated to be only 8.00% accurate

IVOTE II.

NOTE II. Faut*-il concentrer tout nos efforts sur la province deConstantîneyetrenonoery soit momentanément, soH pour toi^ars f à nous étindre dans l'ouest et au centre de la régence? L'occupation de Constantine, qui, si Ton tient compte des deux expéditions, ne nous a pas coûté moins de 7, 000 hommes, détruits, soit par le feu de l'ennemi , soit par les fatigues de la guerre, les effets d'une saison rigoureuse et d'une épidémie cruelle, cette occupation glorieuse pour l'armée et pour le chef qui avait lancé ses colonnes sur les murs

— 74 — de la ville , dut émouvoir vivement l'opinion de la France et fixer son attention. Le nouveau maréchal chargé du gouvernement de la colonie devait lui-même éprouver un vif intérêt pour l'avenir de sa conquête : il donna donc une large base* à son système d'établissement dans cette nouvelle province. La sagesse de cette mesure^ l'énergie et la capacité du général chargé d'en suivre les effets , en firent l'empressement que l'on put mettre à ne pas laisser s'amortir l'impression qu'avait dû produire sur les Arabes la chute de ces remparts qu'ils avaient crus imprenables^ tous ces motifs durent amener des résultats favorables à notre nouvelle entreprise. En effet, dès les premiers jours qui suivirent la défaite du bey Achmet, nous voyons nos convois parcourir sans inquiétude la longue ligne qui joint Bone à Constantine; les Arabes reparaissent bientôt sur nos marchés; nos colonnes mobiles traversent le pays, et trouvent, sinon partout, au moins le

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

— 75 — plus souvent , tm accHeil hospitalier : plus' tard des chefs viennent à Constantîne même faâcè UBe première démarche, et le général]>b%rser petit, de 8a'p«[*soiine, et presque smïs autre escorte que celle de ses niniveaux alliés, se prëseuter daus le pays. Tout cela ressemblait si peu à ce que ;ré^ cemment ou avait vu émis l'ouest, qu'il dut se faire da^QB ce sens= un mouvement général dans Fopioicm. Il semblait que tout était déjà fini dans Vest; que là était Tavenir de la colonie , et les mêmes hommes qui avaient si hanlinient attaqué les résolutions du maréchal Clauzelv qui avaient si énerçiquentent blâmé la première expédition, qiti n'avaient vu daus roecupation de Constantîne qu'un eniJDaj?ras et ime chaîne de plus , ceio>là même,^ disons-nous, étaient aujoiu^d'hui ses plxis^cfaauck partisans, et voulaient que tout fût abandonné potu" eHe. (Testa peine si Alger conservait à leurs yeux quelque importance. C'est par k Numidie, disaient-ils, que lesRo

— 76 — mains ont commencé : imitons donc les Romains I... La stagnation fâcheuse des affaires dans l'ouest, retenues, étouffées qu'elles sont dans les liens de fer que leur a forgés le traité de la Tafna, la sollicitude du gouverneur pour ce qu'il peut regarder comme son œuvre, cette facilité enfin avec laquelle l'o^Muion commune se met souvent à la suite de l'opinion du pouvoir, tout est venu augmenter encore cette tendance à se reporter vers l'est de la régence. Quant à nous^ ce qui s'est passé depuis un an n'a rien qiii nous étonne. Le gouverneur a pu disposer de moyens suffisans pour agir, et ils ont été habilement employés par lui ou par ses lieuteuans-généraux. Nous nous étonnerions, au contraire, que l'on n'eût rien obtenu. Quoi qu'il en soit, et à cause de cet élan général vers la province de Constantine, nous croyons utile de rechercher s'il faut réellement concentrer sur elle tous nos efforts,

— 77 — et s'il est sage de renoncer, soit momentanément, soit pour toujours, à nous étendre dans les deux autres. Pour toujours?. . . Voilà huit années déjà employées à se poser des limites qu'il faut franchir le lendemain ; à former des projets d'établissement que la force des choses vient agrandir malgré nous : personne donc à qui il soit permis de trancher la difficulté de cette manière, personne à qui il soit donné de la résoudre ainsi. Ce n'est donc pas une question de fait, c'est une question de temps que nous allons examiner. Il est reconnu que les Arabes de la province d'Alger sont moins belliqueux que ceux de la province d'Oran. Cette différence se reproduit encore si l'on compare les premiers aux- tribus établies dans la province de Constantine. L'étude de l'histoire de ces populations diverses, celle des efforts qu'a pu coûter la conquête primitive, et des luttes qu'ont eues à soutenir les conquérans, fournirait sans

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

— TO — doute rexjriicâiÂoa eraiplâte de cette pardoularké. Toutefois, on ea trou^ecMjà une {dernière dans la nature même du soi ooeupé par ckacune d'elles. C'est dias le sens de Touest à l'est que Tont croissant dans krëgence la beauté du pays et sa fëconditë aalurelle. Il devait donc en résulter^ diez ses kabkans, et dans le même sens ^ une transition à des mœurs, plus douces , ou, si l'on Yeut , moins sauvages; une plus grande fixité, uœ plus grande affection au sol qui, dans un rayon plus restreint, pouvait suffire à plus de jouissances. Nous n'entendons parler ici que des Arabes proprement dits, les Kabyles étant» comme leur nom l'indique, une race primir tive, isolée des autres par ses montagnes difficiles, n'usant des armes que pour sa défense, et s'en servant bien, mais plus pc»rtée il la cultare et au repos qu'à la guerre. De ce qui précède , il est naturel de conclure que notre établissement dans l'est rencoditrera moins de résistance que dans les

— 79 — autres provinces ; et en effet, l'histoire connue de la domination des Tiu^{cs} ne présente pas de ce côté de Constantine ces nombreuses révoltes, ces efforts répétés pour reconquérir l'indépendance dont nous avons trouvé le souvenir récent encore dans la province d'Oran, et auxquels[^] au moment même de notre conquête, le père d'Abd-el-Kader, Meï-ed-Din, travaillait à ajouter un nouvel épisode. C'est un puissant encouragement sans doute, et tout cela justifie bien la ccMiquête de cette portion de l'Algérie ; mais nous n'admettons pas que ce soit un motif pour en abandonner, même momentanément, les autres parties. Si l'on reste l'arme au bras en présence des Arabes de l'ouest, nul doute que, tranquilles pour le moment chez eux, ils ne se portent au [^]cours de leurs frères de l'est, s'ils se défendent, ou à celui de la religion compromise, si ces derniers se soumettent à nous. Nous avons déjà parlé, dans la note 1 [']% des motifs qu'avait l'émir pour redouter notre présence à Constan

— 80 — tine ; ces motifs étaient dans toute leur force encore quand on y fut établi. Aussi, à peine avait-il signé le traité de la Tafna, pourvu aux affaires de sa province, parcouru celle du centre et levé les impôts arriérés depuis sept années, qu'il se rapprochait des Portes-de-Fer, et les faisait franchir par un de ses lieutenans, qui devait aller faire reconnaître son pouvoir sous la portée même de nos canons. Il y trouva delà résistance, il est vrai; mais il la surmonta d'abord, et si nous étions résolus (ce que nous supposons en ce moment) à ne plus nous occuper de l'ouest, il pouvait librement la combattre , et il l'aurait entièrement détruite, s'il n'eût eu affaire qu'aux Arabes. Alors nous le retrouvions encore s'opposant à notre marche, et personne ne peut nier que , si une lutte devait s'engager avec lui dans l'est, il eût été puéril de ne point l'attaquer aussi au centre même de son pouvoir. Il fallait donc ainsi recommencer la guerre. Si, au contraire, pour prévenir la soumission forcée des Arabes

-81 — de Gonstantine à Abd-el-Kader, nous leur fournissions notre appui , c'était encore la guerre avec toutes ses conséquences. Ainsi l'intérêt même de notre établissement de ce coté nous rameQait à la guerre avec toute la régence L'on veut toujours isoler les populations arabes, et scinder une question qui ne peut l'être. L'émir est la pensée vivante de l'unité musulmane en ce pays; c'est un obstacle qui doit se retrouver partout , qui viendra nous combattre partout où nous voudrons l'atteindre dans ses fractions, même les plus reculées. Mais, dira-t-on, l'émir a renoncé à la province de Gonstantine, et s'est depuis six mois affaibli, compromis, par le siège d'une ville du désert, fort éloignée de cette province. C'est un résultat du repos que nous lui avons laissé. La paix a eu pour eifet non de garantir Abd-el-Kader, mais de le pousser à sa ruine par son ambition. A cela la réponse est facile. D'abord, s'il est vrai que l'entreprise contre 6

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

Aïo^Aladî ' ait jusqu'à ce jo«r été défavoiraUe àjUxl-d-Kader, il n'est point encore certain qu'il doive y échouer : tout dépend de la conduite des tribus j^ le séparent de Tegdemt ou de Mascara. S'il réussit., il reprendra ses prexniers projets avec bien plus de force et de confiance^ et cela prochainement. S'il échoue, il est perdu sans doute; mais,, lui mort , que fera-t-on? Nous n'osons penser qu'on voulût assister avec indifférence à un pareil événement, et qu'on persistât, malgré une si belle chance, à renoncer à notre extension dans le pays d'Alger ou dans celui d'Oran. Au reste , si l'on pensait à le faire, ce seraient alor^ ks Arabes eux-mêmes qui nous pousseraient à la lutte inévitable à laquelle il Saut se résigner. 1 Depuis que ma llgnef ont été éoriles, on a amiûocé la scnmUiioii d'AID-Madi et j^ nAour de rémîr. Noua ne xxoym pas à cette soumission ; si Abd-el-Eader est revenu , c'est que non seulement sa position y était mauvaise, mais c'est qu'il n^a pas voulu rester éloigné du théâtre de l'expédition des Yortesde*F

The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate

La pr^euve en est ÈiçUe ; elle s'o&e à zious. Au iDomeot où noiis écrivons[^] les bruits fàchei[^] répandus sur la position de F[^]mir (bruits moijs déd[^]ifs cependant que ne le serait la certitude 4e sa perte) ont presque suspendu l'action de son pouvoir sur les Arabes qui nous entourent. Aussi jamais n'y eut-il moins de sécurité[^] moins de tranquillité dans la plaine Trente mille hommes sont impuissansà maintenir l'une et assurer l'autre. Un corps de gendarmerie[^] uniquement chargé de su^eeiller et punir ceux qu'on veut appeler malfaiteurs, mais qui ne sont au fait que de véritables ennemis[^] va venir s'ajouter à de nombreuses troupes« Bien plus, l'émir a dû se reconnaître incapable de nous procurer la paix qu'il avait osé promettre; et nos troupes, faisant de nouveaux pas vers l'ouest, vont s'établir à notre extrême frontière et sur le flanc des Hadjoutes, [^]oD afin de regarder comme les seuls obstacles au r[^]s général. Aujourd'hui deux lieues, demain deux autres; car si l'ennen[^]

— 84 — recule, il nous fait toujours face. Si donc l'absence de leur chef pousse les Arabes à la guerre, que ferait sa destruction ! Ce que nous venons de dire rapidement prouve qu'il n'est pas permis d'isoler ainsi les provinces les unes des autres. Cela n'est possible que par la guerre même que l'on croirait pouvoir éviter. Il n'entre pas dans le sujet de cette note d'examiner sous toutes ses faces, la question de la paix faite ou plutôt tentée avec l'émir et les tribus qui lui sont soumises ; mais ce qui précède suffirait au besoin pour en démontrer l'impQSSibilité. Qu'on cesse de croire, si jamais on l'a cru , que la paix puisse être durable dans l'ouest de la Régence. Quant à ceux qui triomphent de voir l'émir retenu depuis huit mois devant Aïn-Madi , nous nous bornerons à leur répondre que cette entreprise même n'est qu'une preuve de plus de ses projets ultérieurs contre nous. Sa capitale fut d'abord Mascara ; nous avons été l'incendier. Il n'y est plus rentré depuis ; car nous pou

— 85 — vions y revenir. Il voulut alors, encore resserré par le cours du schélîf, rétablir Tegdemt , placé plus loin de nous. Quand la paix de la Tafna vint lui livrer la province du centre, plus d'une résidence convenable s'offrit à lui j mais elles étaient toutes menacées par notre voisinage. C'est aux confins du désert qu'il a été chercher une nouvelle capitale. S'il a suspendu pour s'y rendre ses entreprises contre la province de Gonstantine, c'est qu'instruit de ùos progrès de ce côté, il a compris que ce n'était plus aux Arabes seuls ni au bey Ach- . met qu'il aurait affaire. Avant de nous attaquer dans ce pays, il a voulu s'assurer une retraite. S'il parvient à s'en emparer, c'est de là qu'il pensera, qu'il pense déjà à s'élancer contre nous. Aïñ-Madi, c'est pour lui l'aire de l'aigle; il croit notre vol trop pesant pour l'y atteindre.

-86COHCLUSION DS CBI» NOTE. fl n*e5t ni sage ni même possible de concentrer nos efforts sur la province de Constantîne en abandonnant le reste de la régence. Si Ton pensait à le faire ^ même momentanément^ c'est-à-dire jusqu'à ce que notre établissement dans Test eût reçu tout son développement, Témir, ou à son défaut les Arabes euxmêmes^ se chargeraient de nous forcer à les soumettre.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

nroTE III.

NOTE III. De la nouvelle gendarmerie d'Alrrique. On s'occupe de la colonisation en Afrique; c'e\$t une phase par laquelle il faut passer pour arriver aux saines idées et à une plus sérieuse «itreprise. Nous résumons d'avance, et en ces termes, la question de colonisation , qui fera le sujet d'une autre note. 1^ La colonisation de la régence par le mélange des populations européennes aux in

digènes est impossible sans la soumission préalable de ceux-ci. 2

The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

— 91 — Les capitaux sont la «ouroe de tonte frodfacftion. Les hommes^ c'est le travail qui les utSw. La tranqufflîté^ c'est la faculté de travailler sansr trouble. * La sécurité^ c'est la tranquillité de l'areBir. La tranquillité attirera bien quelques hommes aventureux et poussés par le besoin d^snie condition meilleure; mais la sécurité seule peut attirer les capitaux et les masses laborieuses ; et, soit dit en passant, la trMiquillitié, la paix nous la donne; mais la sécurité ne p^it être que le résultat de cette guerre que wms disons indispensable, et qui seule pourra nous la procurer quand elle aura été sagement, énei^quement conduite. Sous q^ve^ue fakce que nous envisagions la question d* Afrique , nous y voyons toujours percer cette vérité, qu'il faut la guerre, non pour détruire, non pour refouler les Arabes, mais pour les contenir et les soumettre. Quoi qu'il en sort, la paix qui nous fait dé

— 92 — poser les armes n'est pour nos voisins qu'une facilité de plus. Ils déposent, eux, le titre d'eijneniis> et consentent à ne plus être que des voleurs et d^ assassins. Les mêmes hommes que ^nocis combattions hier chez eux inondent aujourd'hui notre territoire, et cela sans crainte, sans danger pour eux, sauf le cas bien rare de flagrant délit; car tout Arabe qui traverse nos lignes, une poule à la main, est inviolable. Il nous est prescrit, il est prescrit par les besoins de notre consommation, de n'y voir qu'un marchand paisible; car une erreur serait fatale. . S'il y a eu quelques courts intervalles de tranquillité en Afrique, il n'y a jamais eu sécurité. Ainsi, dans l'état actuel des choses, la colonisation restreinte est soumise à des entraves qu'il faut faire disparaître. Pour s'opposer aux incursions du dehors, on a multiplié d'une manière vraiment larg^ les camps et les postes détachés. Mais qu'est-ce que cela? Si chaque chef de camp ou de poste

était responsable de la tranquillité du terrain qu'il peut embrasser, si sa troupe parcourait la plaine le jour et la nuit, peut-être arriverait-on à des résultats meilleurs; mais alors ce serait la guerre ; car, qu'on le sache bien, si la paix se maintient en Afrique , c'est à la condition que nos camps seront pour nous des prisons étroites, des loges fortifiées d'où nous assisterons au spectacle du brigandage des Arabes. Si l'on voulait charger l'armée de la police de la plaine, il faudrait un officier général pour chaque patrouille f car eux seuls pourraient prévenir toute hostilité. Une armée est combattante de sa nature; laissez-la se remuer, et son besoin d'agir se fera jour par quelque issue. Si l'armée doit combattre dans ses lignes, vous serez forcés de l'en faire sortir et de la conduire dans celles de l'ennemi. Ainsi, dans le système de la paix , ce n'est pas l'armée qui doit être chargée de la police de la plaine. Four la faire cependant, il faut une troupe susceptible de combattre; mais que

The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate

Ton crée un coq» en delu>rs de l'armée d'A&ique, qu'eux l'appdle
geadanofine^ par exemple^ et l'on aura quelque chose de send^able à ee qui
se passe en Europe, non sur nos routes, mais sur nos frontières. Si les
étatseuropéens opposaient des troupes régulières aux ^corts de la
contrebande, placées ainsi en présence les unes des autres, et diargées de
prot^^ des intérêts contraires , les armées finiraient par se combattre comme
on a combattu à Navarin , comme on combattrait encore, si l'on mettait
moins d'empressement à séparer aussi souvent que passible les armées
navales en Orient. En Europe, on maintient la paix en appelant douaniers
les soldats dbargés de nous défendre contre la contrebande, qui, sar
certaines frontières, est une véritable hostflité d'état à état. En Afrique, on
veut la maintenir en créant un corps de gendarmerie, nouveaux douaniers
qui doiv^it s'opposer à l'importation du pillage et de l'assassinat. Aussi, pour

The text on this page is estimated to be only 23.04% accurate

— M — les partisans du système pacifique, cette création a été une idée heureuse et une création utile. Dès 1833, sauf erreur et sous l'administration du duc de Rovigo, on créa en Afrique un corps de gendarmerie indigène, qui devait exercer au dedans une surveillance active. Ce sont des hommes peu guerriers, connaissant imparfaitement le pays. Jamais ils n'ont rendu qu'un service passif, c'est-à-dire que, se reposant sur eux du soin d'une police qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas faire, on en a épargné à l'armée les fatigues et le danger. Bien plus, et attendu que si les Arabes se bornaient quelquefois à dévaliser les. Euro*

— 96 — péens qu'ils attaquaient sur les routes^ ils tuaient ordinairement les gendarmes indigènes qu'ils rencontraient isolés , ces derniers craignirent bientôt de s'aventurer au dehors, et s'ils le fcMttt encore, ils ont souvent soin de laisser chez eux leur costume distinctif, et cela pour n'avoir rien à démêler avec les voleurs, contre lesquels ils sont donc des protecteurs illusoires. On en est donc venu à vouloir une gendarmerie française : on a peut-être calculé que ce corps va de fait accroître indirectement l'effectif de l'armée d'Afrique ; mais on a voulu surtout, selon nous, placer la police du pays et la protection habitueUe de la colonie en dehors de l'action de l'armée. SLla paix dure, ce corps sera chargé d'un service étendu, brillant même, si, comme on n'en doute point , il doit être composé avec soin en officiers et soldats. Si la paix cesse, il devient presque inutile, son rôle s'efface alors derrière celui de l'armée elle-même. Le corps

de gendarmerie française en Afrique aura donc un grand intérêt[^] s'il comprend bien son rôle[^] à maintenir la paix sur la frontière et à ne pas se livrer à des hostilités trop fréquentes. C'est encore par ces motifs que cette création se recommande comme utile à des vues pacifiques. Nous ne pensons pas assurément qu'il remplisse en ce sens tout son objet ; mais s'il y a eu habileté à en provoquer l'organisation/ même dans ce but que nous croyons impossible à atteindre, nous n'en sommes pas moins disposés à le reconnaître. Nous reconnaissons bien que la gendarmerie d'Afrique[^] enlevant aux troupes de ligne le service de sûreté du pays, diminuera les chances de rupture de la paix générale, attendu que la guerre qu'elle va faire aux Arabes sera réputée simple affaire de police, et perdra le caractère qu'elle prendrait autrement; mais réussira-t-elle à procurer à la colonie projetée . cette sécurité qui lui est nécessaire ? nous sommes loin de le croire. %

The text on this page is estimated to be only 7.66% accurate

Noti^ rêttg)ftom^^ peiir^appuy^r notre opmi^M à ce(/égafd> sur
la comparaisofl déjà faite dli s^^vicedé-ceocnriiB à œlm des^ douaniers sur
nos Shontière^i U y^ lônq^temps^ assurément i|tte Foiis'ooev!!^
ded&uanes^eti^Etirope^ etœ nM>y> cdhûqm s'y lirre povte^ t-il avec lui
la^ preuve même qui peut servnr à le faite recotmaitte. Mais FAraèe
qt^ryous vciilles surveiller et atteisdre^ il ffiut le saisir au maniant même ou
il consoinmirsea crime; il faut être partout à la fcds ; car il reste» un jour
entier;. une semaine «xtière^ caché ou errant au milieu de voiiis^ et saura
attradA l'oGcasieii favorable* L'effieaeiléde la geada^ marie d'Âfirique sera
donc plus difficile eacore à obtenir quç celle des lig^Ms ite dovane^
stsntout si l'on ^^t compte de son ÊiîUe eftetif j,

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

— 99^— eu égard à la superficie qu'elle doit protégera Nous disons superficie j car toute frontiêSre est franchisssdile par des partis ou dës^ hommes isolés. Ce n'est donc pas à la frontière seule que la ^ridarmerie dërre agir. Ce qu'a écrit le capitaine du génie Grand (enlevé trop tôt au corps qu'il devait honorer), sur là ligne ouest de notre territoire d*Alger, est oe qui a été pensé dé mieux, sans aucun doute, sur cette matière; mais nous croyons qu'il attribuait aux obstacles marécageux de cette ligne ime efficacité trop absolue, surtout pendant la saison de sécheresse. Nous pensons aussi que c'est à tort que Ton compte, ainsi qu'on Fa fait jusqu'à ce jour, sur la frontière naturelle du sud^ et-si> par impossible, l^accès de la première^taitccHnplè^ tement fermé, aux incursions des Ârahleè, on ne tarderait pas à s'apercevoir de la faiblesse de la secondée Nous n'avons pavlé qnç de Ta^ièn maté^ rielle qu'exercera sur la sécurité des oSletiS la 374888A

— 100 — gendarmerie nouvelle en Afrique ; car, pour ce qui est de son action morale sur les Arabes, cela pourra dépendre sans doute de l'impulsion donnée à ce corps; mais nous ne pouvons penser que cette action puisse être plus grande que celle de vingt-quatre bataillons et douze escadrons, dont se compose en ce moment la division d'Alger. Or Ton sait ce qu'a pu être cette action jusqu'au jour où jⁱ^ nouvelles mesures ont été reconnues nécessaires. CONCLUSION DI CBTI NOTI. La création d'une gendarmerie en Afrique pourra avoir pour effet de placer l'armée en dehors des scènes auxquelles donneront lieu les incursions partielles et isolées des Arabes : elle pourra ainsi retarder de quelques jours la rupture officielle du traité de paix; mais elle ne pourra procurer à la colonie la sécurité qui lui est indispensable , ni par conséquent empêcher la guerre qu'un jour la colonie ejlev-A.v.^ réclamera UOI AAC • .

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

nroTE iT«

The text on this page is estimated to be only 2.91% accurate

NOTE IV. S I. Brolt, intuérètTe la 'France à conserver la
régence. Toute coiupiièle/Btile esi#9dle légitiie? Aaik^ tre&is^ et
à^DoquetouîlajgueKreétaitJ'^t hafaîtað ^ ët«tS)qmiipdoaSy

— 10* — ou conquis. Depuis ^ la rivalité commerciale substituée à celle des armes n'aurait guère changé le fond des choses, si d'autres idées n'étaient venues surgir aussi ; si l'on n'avait pas fini par reconnaître qu'autant vaut vivre par le travail que par le pillage; si, d'un accord presque unanime, les peuples n'avaient enfin admis que deux voisins peuvent prospérer sans se nuire. Aujourd'hui, il n'y a plus de conquêtes légitimes que celles qui résultent de la nécessité d'assurer le repos aux générations laborkuses qui s'élèvent et qui doivent se succéder. S'il y a encore dissentiment sur cette question parmi les hommes, toujours est-il qu'aucune nation ne peut phis avouer un système brutal d'agrandissement ; qu'aucun homme éclairé ne pourrait plus sans remords coMacrer le travail de sa vie à des conquêtes, imitiks si eHes ne sont nécessaires , immorales si elles n'ont pour moyens que le meurtre et la dévastation. La conquête de la régence d'Alger par la

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

— 105 — France ne ddit point toutefois être rangée au nombre des aceroiasmnens ill^^times, qu'elle ne s'était que trop p^^mis à une autre ^loque. Chacun toit quelle attitude avaient encorç dans la Méditerranée les états barbaresques^ même depuis la paix générale. Chacun sait que la plupart des états du^tiens avaient consenti à s'afiranchir^ par la honte d'un tribut, du soin de protéger leur commerce marUime Contre lies incursions de ses pirat^. Chacun sait aussi qu'on n'avait aucune garantie à attaidre de la puissance décroissante de k Forte, qui n'avait plus aucune action sur les états de la cote d'Afrique; son droit sur die n'éc^p^ pant à la prescription que par le paiiecoient d'une faible rectevance et la vaine foipnalité de la confirmation annuelle des pachas, qui n'étaient j^M^des surveillans envoyés de Cour stantinople, mais bien, en ce quiomceme Al-ger, les deys eux-mêmes, choisis toujours par les janissaires delà régence^ A plusieurs ^)oq^Bi, les puissances d'Europe

The text on this page is estimated to be only 3.23% accurate

Wfmm^fpemié à^eoMffrf^sfpèeedeJoiigipie iaàsiit pêtar^ior
èttefi'iiiBikniexonfiaioeîtics Baiiiireiq[ti. SiappléonjurBDt'ordoiiiiéiles
vefbendie» ^for ies mdpens de les détmre. (Le ooiigrèsiile Vienne
mèm^^noim ne scms ftremPM»^ *s'iùàit oœupé d'eus; mais tto» denKi a?
aîeiit eu d^atttresitfares ; et, depuk le
|Mttx,ila'difficUltèdel'eitarepmetâTait toujoms ûufirédes immitée qm Ton
eeelMdt ^sous» l'apfttFenoe du mépris. "L'ifitevvvQtRmde la
Fr»iee>en'MœréB^ fî^ ée^Goneért Wêc lesiaufles |Hm8«nGes mariti^
mes, aidait eu pour elijetfMitteîpal k destratimi' destpinrteB ée Tarekipel ;
celle des pirates d'Africpie était une

The text on this page is estimated to be only 6.12% accurate

ixmom^nr \m Yain^tâxte dé fidrela gvwpe. M ,ffi^ ML.€OiiTraii

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

— 106 — quinze années de rpos pour que chacun eAt à venger de vieilles injures ou à s'affimmdiir d'une reckvance servile. Les états trop fiiibles pour s'en charger nous doiv^it reconnaissance ; quant aux autres , c'est4-dire l'Espagne et l'Angleterre (car la Russie n'avait pas encore l'^itrée directe dans ces mers) ', la pre- • mière n'était plus en voie d'agrandissement^ l'autre aurait eu des motifs plus que sùffîsans pour détruire une entrave qui pesait sur elle moins que sur d'autres/ et que pour cette rai-*son elle n'a pas détruite. Aussi ^ nous le dédarons^ la morale publique la plus sévâ^e n'a rien à r^rocher à la France dans le pas qu'dle a fait vers l'accroissanênt de son wfluaice dans la Méditerranée; la ri^lité* seule peut lui en contester le droit; mais les rivalités scmt aveugles. Si la France a eu le droit de conserver les postes du littoral de la régence , elle a dû le faire, si son intérêt, en outre, le lui consdllait. Une seule chose aurait pu poussa la France

— 109 — à l'abandon de sa conquête , c'eût été la perspective d'une charge sans compensation, soit par accroissement de puissance , soit par accroissement de commerce. Or^ quoi qu'on ait pu dire d'abord^ l'on reconnaît aujourd'hui^ et les événemens se chargeront de prouver un jour, que la France avait un grand intérêt à se rapprocher de la ligne qui sépare Gibraltar de Malte et d'Alexandrie; qu'elle trouvera dans sa nouvelle position un notable accroissement de force maritime. L'occupation d'Alger a donné à notre marine une activité qui lui était nécessaire pour ne pas décroître. Sans cette occupation , la navigation à vapeur lui serait presque inconnue. D'un autre côté, on a exagéré, sans doute, la variété des cultures dont la régence est utilement susceptible; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle peut enrichir la France de produits qui lui manquent \ Que la terre d'Afrique puisse produire ^ Nous d'entre autres l'hutte que les indigènes donnent à peine

The text on this page is estimated to be only 10.17% accurate

— Ha — beaucoup demaliérafrqpiiiiousi&Anqiiwi^ cala est hora
de douter iqu'eUe puisse le faire avan* tagçusfimenty
cebiQ«t:oaB^tôpHwk.idu|)ait\$ pour le ffeste>.cela esl aa:moiii8
tréft^probdUe^ et r-expémnoe le fera o^BoaStre; mais le ré^ ^tattknttau
système qu'os, adoptera pour roceupfftioa âga pay^ et o'esl ce système qui
tait Fdbjet de cette :nete* Quand on pense ài ca qu'est devauie en Fjcauce la
culture de Im betterai^ si. méprisée d'abocd^ cai^e de tant d'entreprîsea
mineuses^ de tant d'^

The text on this page is estimated to be only 6.62% accurate

— m — «ms: af[^]lifjuétsauâol d! Afiûque» Trio[^]potto[^] l«[^]p[^]|isaa
du noïd[^]dhiis Qi»\$>pm¥iBa6&iniémt» veUe[^] S'il veuiiaire là[^][^]e qu'il
fusait [^]okfzliû[^] il«Fuiaerâ«J|j6nie\$t demâue eu Afrique; niais[^]y
apportonsoiBe science théorique éteBH (kify nptre in[^]raetMm pre[^]tique
doit* s'y faire. Gto.ëehoa[^]ra d'abord; mais sid'auiaiben[^]ooit[^] rag[^] ou finira
pur rséussic. • Kouâ n'aatei][^]BS pas. eseagàrar marw fhjm l'import£moe;du
ooiBmenett cb FdiKtérieur de l'Âfrîqi3[^] pai\ la yégeuœ, d -Alger ; mai» oe
qui est œrtaiu , o'est[^] que Fabsenee de sécurité a du. nuire à son
dés[^]eio{[^])eraeiit/; c'esjfc: que ce motif airejetëTears les extrémités de
o[^]e'Cot[^] sur Maroc et sur l'Egypte même[^] les cayavanes quiivcœt y faire
laurBéûhai[^]ges[^] etque, si uous

— nageai duupie jour de justifier; et si quelques millions inscrits à notre budget étaient nœoes^ saires pour nous procurer une puissance nouvelle, pour [HTOCurer à une partie de la France un déboudié de plus et im élément de [»ospérité, nous n'hésiterbns pas à y voir un sacrifice utile. On n'a pas encore songé, à proposer de séparer de la France les d^oartemens qui sont pour elle une diaige pécuniaire. La proqiérilé d'un état ne se lit pas seulement dans le diîffire de son budget et dans celui de sa dette; tout ce qui, dans les. limites de son crédit, peut concourir à assurer sa position militaire» à favoriser dans son intérêt les rivalités commerciales^ est encore un élément de prospérité. Si le droit et l'intérêt de la France dans la question d'Afrique sont admis, il reste à examiner quels sont pour elle les moyens de succès dans l'avenir. C'est la question de colonisation qu'il &ut suivre sous ses divers rapports, militaires, agricoles et commerciaux.

— 118 — S II. Question militaire. — La France doit être tranquille du côté de l'intérieur pour n'avoir rien à craindre du dehors. S'il s'élevait en Europe une marine assez puissante pour bloquer Gibraltar, si l'Espagne s'unissait à elle, les Anglais perdraient Gibraltar. Or nous ne sommes pas assez puissants sur mer, nous ne le serons jamais assez pour compter que Von ne pourra nous Moquer sur Tun des points de la côte d'Afrique, pour espérer surtout rendre cette cote complètement inabordable par la seule action de nos vaisseaux. Il importe donc à l'occupation d'Afrique : 1^o De trouver sur la côte même nos moyens de subsistance;

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

2** D'avoir dans les indigènes du littoral des alliés surs ou des sujets soumis. Nos moyens de subsistance seront assurés si nous occupons autour de chaque ville un territoire proportionné à nos besoins; mais si l'on ne voulait pas admettre comme nécessaire

roccipftAitfi€0Hi^€t9dulittocal(veFS laquelle on marche depuis huit années cependant, et que mille raisons, ne fût-ce que les exigences des mesures sanitaires de nos voisins d'Europe» affirmoient à réaliser bientôt), Si l'on niait cette nécessité, au moins faut-il reconnaître qu'il nous est indispensable d'avoir par terre une communication assurée avec tous les points non occupés. Cette communication non seulement doit nous mettre en mesure de repousser les tentatives du dehors, mais elle seule nous assure l'ascendant sur les populations maritimes qu'il nous importe de contenir. Il faut aussi que nos stations sur la côte communiquent entre elles par terre; il faut dans ce système un ensemble qui le rende utile et

The text on this page is estimated to be only 9.25% accurate

respectable* LesHoaiiBins^ tpà Mtm se }3oniè« rent d'abord au
HlttiKd^ l^TæaJL compris de cette manière : aussi qud^KB traditions par^
lent-elles d^ne rciste rmoBÔane cpil longeait ^ fstéss k oôce. NoiBne
sepeoos si &t otmpage a effiectireiiiiient exiélé; mais ce qui est certain^
c'est que nos armées et leurs exigences enduip* rassantes ne
s'acmmmoderaient pas d'm pa** ml moyen perman^itcte
Oûmnimncation/qui d ailleurs nous jettemit dans des pays qui ne veulent
pas qnW les trarvwse. L'inspection des cotes de F Aigrie, la con^ naissance
même imparfiiiite de la oôte^ nocis apprend qu'une route carrossable doit
s'élôî** gner gënératemèntdedix et même vingt lieues des bords de la mer.
Ainsi la qt^sti^m militaire^ toutd'abord^ nous démontre que l'intër&t de
nott^ sûreté, même si nous restreignons nos «étaUissemens à une partie du
KttomU nous obligea oeonper siW ment^ i0variablanefit«ne ligne aifamt ik
i'itè tie Ea^igotm à^ la position ée la

— Itérant, par son tniolé une zone assez large du territoire de la régence. Cette route doit avoir ses dâx>uchés/ assurés aussi/sur chaque point accessible et non occupé de la côte. Nous ne développerons pas dans une simple note cet ensemble £3icile à saisir; mais la conséquence de ce système, qui n'est, au reste, qu'un minimum^ se présente sans efforts. Un pareil réseau militaire doit peser aussi sur les populations qu'il enveloppe ou qu'il touche; la zone que nous venons d'indiquer est donc la limite inférieure du territoire dont, de manière ou d'autre, il nous faut être les possesseurs assurés. Quant à la réalisation d'un pareil projet, les paragraphes suivants développent cette vérité déjà présentée dans une autre note, que nous ne pouvons pas espérer de séparer ainsi à tout jamais les populations de la régence, et qu'il ne faut pas compter sur le respect d'une frontière de plus de deux cents lieues, tra* cée en leur présence. Si la chose était pas-'

— 117 — sîble d'ailleurs» la géographie s'y refuserait. Parce que les cartes sont noircies par une ligne parallèle à la côte, et que l'on a écrit au dessous ces deux mots : Petit Atlas ^ des hommes de cabinet ont déclaré qu'il fallait s'en tenir à cette ligne , qui laissait encore quelques centimètres carrés de papier en notre pouvoir. Aujourd'hui l'on sait mieux ce qu'est l'Atlas. Massif énorme de cinquante lieues de largeiu' ou davantage, poussant de toutes parts de lourdes branches , il embrasse au nord des vallées longues et fertiles, à travers lesquelles il envoie à la mer ses eaux plus souvent rares cependant qu'abondantes. Au midi ses pentes vont aboutir à de vastes plaines d'une ridiesse douteuse et certainement décroissante jusqu'au désert, cette mer du sud, où vont se perdre sans doute et tarir les eaux que l'Atlas y déverse , si un soleil ardent , si une terre brûlante ne les arrête en chemin. L'Atlas n'est donc point une ligne de crêtes

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

comme ks Pyrène» on les Alpes, qui puisse séparer à oà JL pays
halntcUes. L'Atlas esl^ selon nous, la régence elle-même. C'ert l'Atlas
qu'habite l'Arabe; c'est sur TAtlas que nous sommes établis; c'est Ini que
nos routes tra^ tersent; sa forme ne ae prête pas à nos étroits calculs, et,
engagés que bous somnes sur ses pentes et sur ses crêtes, obligés ici de le
suivre, là de le traverser, partout de le fouiller et le connaître, il ne nous est
pas permis de lui demandèrune frontière. L'Atlas, ce n'est pa» seulement la
richesse du pays, c'est le pays tout entier. Saasl'AtlaSy point de position
sûre; avec lui tout est à nous* On casserait l'ingéii^r qui irait s'étsd)Hr sous
un commandement de quelques pouc«, et l'on vent livrer notre avenir,
soumettre notre position d'Afrique à celui d'un pareil massif, habité par de
tels hommes ^ ^ Ceci sera compris surtout par ceux qui counaissent It posi

— 11 » — C'est sur place ^ et non des cartes à la main, que de pareilles questions se traitent. Les montagnes de l'Algérie sont encore imparfaitement connues , elles nous cachent encore de riches contrées^ nous n'en doutons pas; mais^ telles qu'elles sont, eUestie peuvent pas tran« cher la question de notre consolidation en Afrique. C'est en elles-mêmes que cette question réside. En résumé, pour que l'occupation militaire des côtes de la régence soit utile et sôre , il faut certaines portions de territoire commu-^ niquant entre elles. Cette indispensable ecnn-* mimication nous rejette ass^ au loin dans \êê terres pour nous engager sur le massif de r Atlas , pour nous conduire donc au centre même de populations dont il &ut nous as\$u«» rer la tranquillité, et au besoin le concours.

s niQttMtioii «giicole. -- La ptyi ne prodakt «i-d^ de fesbefoins
ictuels que soui l'empire d'oii régime que les indigènes ne peuvent se
donner sans nous. Nom avons indiqué déjà quelques-unes.des proaucuons
importantes que la France doit attendre ou peut espérer à^ l'Algérie. Il
n'entre pas dans notre pensée de traiter id la question agronomique^ nousn'y
sommes pascompétens; nous ne tenons même pas^ à vrai dire, à démontrer
à ceux qui le nieraient encore que ce pays peut produire avantageusement
pour la France. Ce qu'il nous importe^ c'est de démontrer que s'il est
capable de produire , il ne peut le faire sans nous. 11 y a une connexion
intime entre ce que produit un pays fertile et l'importance de sa

— 121 — population[^] les besoins qu'elle éprouve. Pendant de longues années l'Indien du nord de l'Amérique ne demandera à la terre que les forêts où il vit de sa chasse. Mais donnez à cette terre une population civilisée[^] faite, pour ainsi dire, de toutes pièces, et un [^]ècle suffira pour faire naître un puissant état, un énorme foyer de production. Nous ne voulons pas dire que l'Algérie ait un aussi bel avenir, ni même qu'il faille l'engager dans la même voie ; mais si, dans son état actuel, la régence est peu productive, si elle semble digne à peine de fixer nos^{^^}egards sous ce rapport , ce n'est pas qu'elle soit impuissante ; c'est qu*elle a été pendant des siècles livrée à une race qui a comme toute autre le désir du bien-être, mais que la barbarie des Turcs a détruite par la guerre ; qui avait à peine le droit de propriété ; qui, loin de pouvoir penser à améliorer sa condition d'esclave, n'avait autre chose à faire que de ne pas mourir ; qui n'aurait du reste eu qu'une passbn.

The text on this page is estimated to be only 19.49% accurate

— ta — celle de ne rirai produire pour ses oppressrars. Pour cultiver leur sol, iLfallait aux AraJbes l'espoir, le temps de jouir de leurs travaux : or pas un qui pût compter sur le Ittidemain^ pas un qui pût sans danger amitrer d autres richesses que cellea qui devaient aller servir an luxe de ses maîtres. Les Turcs campés en Afrique comn» aiW leurs, mais là siurtcmnt^ au milieu de peuples ennemis^ s'étaient comptés d'abord^ piys avaient calculé ce qu'il leur fallait de oruaulé pour dompter les Arabes, ce qu'il leur fallait de ridietses pour se maintraiir; puia ils avaient dit aux indigènes : « Vos montagnes n ne seront pas plus peujdées que ne le per» met notre nombre; vous produirez ce qu'il » faut^ à vous pour vivre, à nous pour soutenir n notre pouvoir et notre luios. Mais rim aur » delà. Si vous avez trop d'enbnSi nous vou\$ » dédmérons, trop de chevaux ou d'armies, » nous les prendrons. Si vos moissons sont » trop belles, nous les brûlerons. Si vos b(^

The text on this page is estimated to be only 15.38% accurate

n d'diviers s'étendait y noua lès ecmperens. » Et si les tribu»
ocbliakiit et tte menaee , sHl se manifestait chez l'mie d'elle^ un signe quel^
conque de prospérité^ les Turcs dédmaioat, pillaient, brûlaient, comme ils
l'avaient an^noncé; car l'Arabe était esdave et n'admit qu'à suffire aux
besoin de scm ^memi. Voilà pourquoi la régence est si paiurre eneore , voilà
pourquoi elle se présente à nous souvent nue et dépomillée* Ce qui manque
à ce pays, c'est une population. Ce qu'il faut à cette population, c'est le
repos, la protection, la liberté telle qu'dle peut la comprendre, la justice
surtout telle que tout les hommes la comprennent. Tous ces principes d'mie
application n&nrvdle chez les Arabes, c'est à la France à les fadre prévaloir.
Or, parce que l'on se sera ar*rété au proj^ de labser naître une souveraSr
neté nmivelle parmi eux, parce que l'on aura constaté dans un traité que
notre alHance avec elle .repose sur les principes de lifaerté

de ðmiveiimit des indiTidus et de liberté de ccmmi^roe des produits, croiHm pour cela qu'on aura d^Mté dans eette création nouvde le germe des bienSsdts dont la France devrait un jour recueillir les avantages? Ce serait une grave erreur. Si le nouveau pouvoir fondé chez les Arabes n'est point soumis au nôtre, il en sera le rival; il aura donc besoin d'être fort, et sa force conttstera, non pas à nous imiter en s'engageant de lui-même dans la voie où nous voudrions le conduire, mais à dévebpper, au contraire, chez les indigènes, tous leurs élémens de résistance à notre civilisation. C'est un calcul étroit sans doute; mais que l'on re* connaisse au moins qu'il serait exact. Une grande nation peut chercher dans Fimitation d'une nation ennemie ou rivale ses moyens 4'indép«idanceet de prospérité; mais l'Arabe de l'Algérie, pour nous résister, a besoin de rester ce qu'il est, de reculer encore, s'il est possible. S'il se fait semblable à nous, il perd

-listout avantage. U vaudrait mîeax pour loi se soumettre d'avance. C'est ià une^vâité qa'il comprend YAen, et c'est ici le fieu d'«i donner comme preuve l'exam^i'^ sous ce rapport au moins, de la politique du chef qui le dirige en ce moment. La conquête de la régence par les Français n'a pas été pour les Arabes le commmcemœt d'une période de résistance. Elle recœoBte, ainsi que nous l'avons indiqué dans une autre note, à l'apparition même des Turcs dans le nord de l'Afrique. Pour vouloir résister à la domination de ces derniers, les Arabes n'avaient pas seulement le motif de conserver leur indépendance politique; ils étaient encore séparés d'eux par un assez grave dissentiment religieux. . Deux grandes sectes partagèrent, dès son origine, la religion du i»rophèie. Le chef de l'une d'elles est l'empereur qui réside à Constantinople; l'autre reconnaît pour pontife le souverain de la Perse. Il existe entre ces deux

The text on this page is estimated to be only 14.55% accurate

fraatkHM une htiae pitiMde; une foule d'autrcB 9tCÉe»M
forÉièvm̃t de leun débris ou de knflr mëimgc» Ija plus importante est ceUe
à laqmeUe apparlimrt roecUtnt de l'Afrique , ^t q^irconnalt fomt

The text on this page is estimated to be only 10.12% accurate

— 197 — tboUques dlria»de. Aussi U^ouve^tron d^ns ce fait tiD
des motifs de eette.pltis grande vési^ tanee opposée de tout teeotp^ pfr
l'ouest de l'Algérie^ plus voisine de Meroc^ et que aous avons déjà eu
occasiou de recoanaître» tCest de ce. côté que 9e sont presque toujours
élevés le» bommeaqui osfti^t proûkunw l'indépendance de leur nation.
Mais. ni presque un sort meilleur, c'est surtout à leurs eroryaoces qu'ils
«'adreaaient» C'est au nom de la religion qu'ils Iproda-^ maient, qu'ils
soutenaient la révolte. Aussi, dans la pensée dos Ambes, ces deux mots se
liaietit--iU étroilejn^nt. Si d'abord k r^igioa %Viit d4]]to«Qq)ier la

— IM — révolte, la révolte a son tour ne fut {dus bioitôt qu'un acte de religion. Celle-ci défait en diriger les eflbrts/et en efifet les d^ de cette résistance furent toujours, par leur origine ou par les pratiques sévères de leur vie, éminem* ment projMres à émouvnr les sympathies des sectaires auxquels ils voulaient mettre les armes à la main» Mei-ed-IHn> père d'Abd-el-Kader, était un homme de cette espèce » un marahoiu fort respecté. Il avait pris part à une entreprise assez récente dans la province d'Oran. Depuis, il avait été trop bien surveillé pour continuer à prêcher la résistance ; mais il avait élevé son fils dans la confiance de ses projets. Il vivait encore, lors de notre arrivée dans la province, et dès lors retiré chez les Arabes, il y fut un de nos plus ardens adversaires. Empmsonné par Ben-Nouna , dit-on , qui, chef alors à Tlancen et homme ambitieux lui-même, voulut se défaire d'un dangereux rival, il légua à Abd«el-K%cler ,. son second fils , le

— 129 — soin de le remplacer dans le rôle qu'il avait depuis long-temps adopte. Une révélation divine lui désigna^ dit-il /ce fils comme chargé de l'avenir de son peuple, et avant sa mort il le fit reconnaître par se& partisans. C'est ainsi que l'émir actuel s'est trouvé placé sur le seuil du théâtre où il a tant grandi depuis. Il avait été présenté par Dieu, lui-même aux Arabes, chargé par lui de défendre et de rdever une religion opprimée jusque là^ aujour-^ d'hui menacée dans son existence. Nous ignorons si ce jeune chef crut en effet d'abord que nous venions en Afrique pour anéantir Ses croyances, et s'il crut aussi à sa mission divine. Son éducation peut le faire penserj mais ce qui nous paraît certain, c'est qu'aujourd'hui il doit être éclairé à cet égard. Il doit savoir que nous n'apportons pas au milieu des Arabes une religion nouvelle ; il sait que nous avons jusqu'à ce jour proclamé et pratiqué la tolérance. Forcé de s'enquérir de nos idées et de nos usages en Europe , il ne

The text on this page is estimated to be only 11.15% accurate

éok lui rester à cet égaid «ociin doute. MuB>8'tlle pense
aiijoiini'en^ il m'en^estque ^pifaigilMigireuK, ear il lui est irtedfo ^e le
TCtoimsitve. UniEiiltre cfoeiid ,■ plaoë an ^pouvoir par sa anÂsanoe et
wm courage^ chein par les Arabes poiv ffgépmgr feur TësirtaBce et diriger
leurs efibrtB , i» homme eafin q«i n'aurait eu ipHvm rôle nûlitaie à
lemptr^ msmk pu , pest^tre, édUoré phtt twdpar notro conduite^ contracter
a^rec nous une alliance siuoàre et profitable aux deux nations ; imab l'émir
est là pw la Toloifté divine^ sa mission est reigîeuae^ son pouvoir ne
grandit qifô paroequeia religion est en dangar« ^ un seul jour, un seul
moment^ il avcmait aux Arabes qu'il croit à notre tdéranoe; s'il allouait .^pe
k reëgion n'a riesk à perdre à notre Abd-^el-Kader cesserait d'être ce

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

plus pour eux qu'un rival, pour les And>e8 vat ambitieux vulgaine. Us jie eroiraient plixs k m pardb. La visiicm de son père ne 0a:*àit ^lus qu'un mensonge. Ainsi, l'intérêt de l'émir est de pfaceor la question sur le terrain religieux, et cela aaas concession, sans faiblesse. Toutes nos teixte^ tives ne doivent être pour lui ^pie dés séduC'tions, et c'est dans la religion seule,^ c'est dan^ l'horreur pour toute înnnoTatibn chrétienne qu'il puisera sa force, qu'il pourra trouYm* le succès. On voit que nous ne sc^mes pas absolus dans ce principe, que k nation arabe ne peut se développer que âous notre domination directe, et que, ce que nous refusons à l'émir à cause de l'origine de son pouvoir, inous l'eussions accordé peut-être à un autre, si dès h principe cm eût twté de fonder en Afrique une autorité devant tout à notre présence et ne pouvant se soutenir que par nos idrmes. Mustapka-ben-Ismael o&ait bfen quelques

— 132 — chances en 1831; mais on les négligea à cette époque; aujourd'hui il est bien tard. Quoi qu'il en soit, l'autorité d'Abd-el-Kader est un sacerdoce, et il ne lui est pas permis d'en changer la nature. Il faut qu'il entretienne les haines religieuses, qu'il les ravive au besoin, résistant ainsi, autant qu'il est en lui, à l'effet inévitable de notre présence et de notre politique contre lui. S'il importe à l'émir de nous présenter aux Arabes comme des conquérans religieux, il lui importe aussi qu'aucune tribu ne vienne auprès de nous faire une épreuve qui le démente* C'est là pour lui une question vitale : aussi l'on a vu avec quelle persévérance il a lutté contre tous nos efforts. La guerre de 1835 a eu pour cause l'appui que nous a demandé une tribu non soumise. En 1837, quand notre alliance avec elle avait été cimentée par la fraternité du champ de bataille, il osa encore la réclamer comme sujette et coupable. Pendant dix-huit mois il a infatigablement travaillé à

— 133 — rendre l'occupation de Tlemcen, qui nous plaçait au centre des Arabes, inutile et embarrassante. Quand il fallut traiter, «la paix sans Tlemcaï , dit-il lui-même , ne sera qu'une courte trêve, » Sa haine persécute et' décime la race des KoulougliSy que leur intérêt et leurs souvenirs éloignent des Arabes et poussent vers nous. Il rappelle et éloigne les tribus qui habitent derrière nos lignes ou dans leur voisinage. Tout musulman qui consent à vivre parmi nous renonce, dit-il, à la foi de ses pères ; enfin ne renonçant, lui, que dans la forme à son autorité sur ceux qui restent dans nos villes , il stipule de leurs droits dans ses traités avec nous. Une ressource contre lui nous semblait offerte dans les articles qui proclament la liberté absolue du commerce ; mais on ne pourrait l'obtenir de lui, même par la guerre, car cette liberté le tuerait. S'il ea laisse consigner le principe, c'est par

The text on this page is estimated to be only 13.82% accurate

«■epuniorni^ asMÎ qaf qu'il permet k ses sujets de fiiire ëbiruler les denrées qui doivent fëumir au painoMt de l'impM , et les caids ou autres plaoéS' encore sul» ces points entM les Arabes et nous servant , par leur présence , Tintérêt de sa politique et celui de son monopole. Nous ne notn arrèlefons pM ici à ce sys^ tène de mcmopole, qui lui est assurément dicté en partie par Favidité ignorante commune à tous les Arabes; mais ce qu'il faut dire, c'est que son but aussi est de nous séparer de ceux-ci sans retour. Que peut-on opérer d^un pareil état de chose? Est-ce cette paix solide et sincère qui donnerait aux Arabes cette confiance qui seule

The text on this page is estimated to be only 7.73% accurate

peut les pcHrteraatrairiil?KiiB^.aaii8 dontef car les Âradies ne
Toixfapoiit pmdnm^ poor tes voirliyrésjifeiirsieinienis^ nî dr ricties
mcdsson», ni de^noœbnux tttHipcMR.. Aînri^ le pouvoir d'Ahd^elrKadcr
est une: liMriiit6 tî* Vante; s'il sa raUk à n«(i)t.siiuBèreiiiifiBit; ikMt
pordu.B fimtqD'ilnonsîôte toateactifir, nWaae indirecte^ suvfas iadigéns.
ILdoitlaiFinspt-» rer des haines étamliea et nne méfiasce^ ttm^ timie. Lft
pnospénté de la régence est dapc^ par cela stul^ incampaiïble^ arec
l&p«iiMir qui ne peut cQM»tir àdépendsede 1» Fnoiae;. Bien plus^ l'émir
est néoessainmeK^ ennemi decette prospàriié; carnantaftnfawmt ilsaitqmela
fbroe de sonpaysarésidedamsoia^atactaeldè harharie> dans kr
dîffictdté*pwir tamard'alteint dre unennemâ «(aérien cmprwpieinea'nErfihe
à sa plaoe^ et qni ne produit que oe qu'il pc»t> soustraire su nos attaques;
Bsaia il saiLanssi que si l'Arabese livre à bucidtiirey ilen vouk dra reouottir
les fruit»; quUl voudra bientôt cette sécorité qu^on lui présente conone
im»^

— 186 — possible, et que peut-être un jour le besoin de repos le
pousserait vers nous et à la révolte contre lui. i< Pourquoi vous
demanderions-nous la » parole? répondait le lieutenant de l'émir à une »
ouverture indirecte qui lui était adressée ; » nos tentes sont légères > nos
chameaux les » portent avec nos richesses partout où vous » n'êtes pas. La
guerre ne peut rien nous » faire perdre, et jusqu'à ce jour elle ne vous j) a
rien fait gagner. » Qu'on n'en doute pas, Abd-^Kader sait qu'il faut que les
Arabes restent ce qu'ils sont pour se défendre , pauvres et n'ayant rien à
perdre. Telle est la condition que doit leur faire le chef qui les gouverne en
ce moment; Il en sera de même de tout autre pouvoir qui voudra s'élever
sans nous et malgré nous. Nous seules donc pouvons donner aux populations
de la régence le régime politique favorable au développement de sa
prospérité agricole. Que nous agissions sur elle directement ou par des
chefs soumis à la France^ cela est peu

^137 — important ici. Il suffira que nous soyons les maîtres ; car l'indépendance pour les Arabes n'est plus possible qu'à la condition pour eux de rester armés^ et pauvres.

— iM — §IV. Question commerciale* — La France doit assurer le passage des caravanes qui font le commerce du désert. — Elle doit simplifier les relations d'échanges, et ne point souffrir d'intermédiaires entre elle et les Arabes. Antérieurement à notre établissement à Alger, le commerce de l'intérieur, celui des tribus voisines du désert, celui du désert même, ne se faisait pas toujours directement avec la côte. Les Juifs, qui, comme négoce, ou comme courtiers, faisaient toutes les affaires du pays, n'osaient guère s'aventurer au-delà des premières villes de l'intérieur. Les Arabes, de leur côté, ne se souciaient pas de parcourir de longues distances, ou de venir exposer à la rapacité des agents inférieurs de l'autorité turque les objets de leur commerce.

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

Les caravanes lointaines et importantes étaient à peu près les mêmes qui nous firent jusqu'à la cèle, après avoir anéanti leur marche par de graves sacrifices. Les Arabes du sud de la régence, dont la richesse consiste en troupeaux si nombreux, que Fou y compte les moutons par cinq cents, à peu près, comme le bataillon est l'unité de force de nos armées. S'échangeaient avec ceux qui les séparaient de la côte leurs laines contre les grains et l'huile qui leur manquent, contre les étoffes qu'ils ne savent pas fabriquer. Les Arabes du désert livraient aussi à leurs voisins la poudre d'or, les plumes d'autruche et quelques autres produits, qui, par une série d'échanges, arrivaient à la côte. Quant aux caravanes de l'intérieur de l'Afrique, elles apportaient, soit à Constantine, * La réunion de cinq cents moutons a un nom propre dérivé de celui du nombre cinq.

— 140 — soit à Tlemcen, où enfin à Alger même , la poudre[^]
l'ivoire, les n[^]pres et leurs autres richesses. S'arrêtant aul limitea du désert,
elles envoyaient à Alger des députés qui, payant dier aux Arabes le droit de
passage, venaient solliciter la protection des Turcs. Il faiUait acheter cette
protection, qui consistait, selon les lieux et selon les tempsp, en une escorte,
ou un simple firman du (kiy. Munies de cette garantie, les caravanes
s'engageaient alors dans la r[^]ence, abandonnant encore, pour leur sécurité,
soit aux chefs arabes, soit aux agens turcs, une partie des denrées qu'ils al*
laient vendre. S'il avait fallu payer cher pour arriver, il fallait encore payer
pour le retour; car dans ce pays tout se payait. Il devait résulter de ces
nombreux échanges, de ces dangers sans cesse renaissans, une grande
difficulté de commerce, un grand accroissement dans les prix. Et que l'on ne
s'étonne pas que les Turcs n'aient point mis les choses dans des conditions
meilleures. Ainsi

— 141 —[^] que nous avons dit, leur autorité était loin d'être assurée partout. Solidement établie dans le Toisinage des grandes villes, leur influence décroissait à mesure qu'augmentait le rayon de leur occupation: Leurs agens ne résidaient pas au-delà de certaines villes. Plus loin, le tribut n'était plus guère levé que les armes à la main, et les Arabes étaient maintenus plutôt par la crainte que par une soumission réelle. Il y aurait donc eu danger pour les conquérans à trop exiger des Arabes soustraits à leur action constante; et les entraves que la cupidité de ceux-ci apportait au commerce étaient peut-être difficiles à lever. D'ailleurs les Turcs trouvaient plus simple de se faire rendre par un impôt plus fort une partie des bénéfices qu'une surveillance plus grande, une autorité plus réelle, aurait rendus impossibles. En légitimant ainsi l'avidité des Arabes, ils augmentaient le mal au lieu de le détruire. Il était donc difficile que le commerce prit un grand développement.

The text on this page is estimated to be only 18.22% accurate

Bepms, la gueFre ^pnssque sans réêukèâs matériels ijue nous avons iûteaiu: Arabes a M le rendre à peu.pràs mil; carfiwsoiBie'ii'a aasw de oonfiaBce dans Tétai aebMddes choses pdiir aventurer dans ce pays sonargœt ou m denrée. Quelque forte qu'ait pu deveivur la position de Fémir dans le rayon qu'il occupe, il est 'loin de pouvoir veiller à la sûreté du. ^ys en général^ et s'il pouvait d'ailleurs pré^ sîder au commerce, il le ferait d'après ses idées, d'après celles qu'ont encaoinées 4ans le pays de loi^ues habitudes et l'exemple des derniers possesseurs. Ain^ quant à la prospérité du commence intérieur, il nous importe de rendre les communicatûms faciles, sûres , peu onéneuses, les relations plus sim^ pies. Gela ne peut résulter que de notre présence sur l^ lieux, de la confiance que l'on aura dans nos vues, du req;)e0t des Arabes pour notre volonté. L'intérêt de notre avoiir nûlitaire dans la régence, celui de notre commerce, aous tra

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

— 118 — cent donc la même marche. Tous deux nous conseillent l'occupation complète du pays. D'ailleurs la nécessité où nous avons été de tenir notre flotte à Tunis pendant l'expédition de Constantine^ deux ambassades auprès de l'état de Maroc, pour réclamer son inaction et sa neutralité, ne prouvent que trop que l'émir n'est pas notre seul ennemi ^i Afrk fue , et qu'il nous importe de ne pas laisser se développer tant Mir de ncnis Une iii flna D«e jdouse , qui ne pourra que nous nuire, si elle grandît. Ainsi, tout sien» porte à ne pas tarder à arrêter sur le seuil, pour ainsi dire, de la régence, d'Algérie. Ce qu'il nous reste à faire voir, c'est qu'en ce cas notre intérêt est d'accord avec la nécessité, et qu'en présence des Arabes nous ne pouvons que nous en tenir à notre marche, et que le contact doit rendre la soumission nécessaire.

—444 — sv. Nous supposons que la France , renonçant à consolider sa position militaire, et acceptant le pays tel qu'il est, se restreigne à ce qu'elle occupe en ce moment. Pcmr occupet* ce pays, il y faut placer des habitans; or, la population indigène qui s'y trouve est trop peu importante pour compter- La politique de notre ennemi ne nous pei^net pas de penser à des accroissemens jN[*ochains dans son chififre; c'est donc à l'Europe qu'il faut demander une population. C'^t ici que nous entrons dans la question de colonie. Certes, il ne serait pas difficile d'attirer dans la régence cent vingt-cinq à cent trente mille colons, que comporterait le territoire

- 1*6que nous nous sommes réservé jusqu'à ce jour. Les sacrifices pécuniaires qui en résulteraient d'abord pour la France ne sont pas au-dessus de ses forces. Une pareille mime pourrait efecti?ement rejeter sur la frontière même ce qu'on appelle aujourd'hui les d^réditions des Arabes, et ce qui, pour nous, est une guerre véritable. Elle pourrait donner au centre quelque repps et quelque sécurité ; mais cela ne suffirait pas ; et il fistut saroir si le colon, placé ainsi en présence de l'Arabe, inquieté par un voisin dangereux , poussé lui-même par sa»position et sa nature aux représailles ou a l'agrandissement, consentira à rester dans ses limites; si le colon enfin^ qui, sdon quelques-ui^, devrait nous permettre de nous arrêter m nous rendant les Arabes indiffér^Êis ou Inutiles, ne serait pas, aucontraire, un nouvel élément de guerre, une puissante cause comme un important moyen d'e^tensicm. Toute colonie nous semble par sa nature 10

The text on this page is estimated to be only 3.55% accurate

— •«« — esfeetttienemeiit fto^mém. Nous nous .-m n^porterçn»
pomvodaateçom mêmes de Fhisttnre.]!9ous

The text on this page is estimated to be only 19.03% accurate

— l&i — d'^rd consommer^ et cependant de simples comptoirs devinrent bientôt de véritables états* Plus tard, ^Angleterre occupa la plus grande partie de la presqu'île. L'intérêt de son cornixierce, «qui se développait chaque jour, le poussa ainsi vers l'intérieur. Bientôt celui de sa cpnaem^ation Foblig^ à faire accepter par les ^tints voisins des envoyés, véritables proconsuls, qui fondaient dans chacun d'eux une domination r^lle; aujourd'hui, partie des bouàw» du &ânge, il lui faut aller, jusqu^ausi: imiiiins même de l'Asie, dis] ^tér aux puissances rivales la prépondérance,, qui est pour elle une que^on vitale. Chacun avait, puvpir daniS . là. création de la compa^edes Indes un élément de oommeroe important; personne i^ pFévu] 5ait que c'était le ^erme d'une domination fond^ sw une population da cent mi||}âas4!amfs; Qn. ditai sans doute qjie la prospérité de la ocdonie des Indes n^est assurément paa ré^er* vée à celle d'A&ique* Sah^ mais de deux

— 148 — choses Tune : ou le colon trouvera sa position
heureuse^ et il voudra s'agrandir; ou elle sera mauvaise , et il périra s'il ne
se retire. Mais ce n'est pas tout encore. Au milieu du dix-septième siècle
environ, poussée hors de sa patrie par l'intolérance religieuse, une secte
nouvelle va aborder sur les côtes de l'Amérique du nord. Ces hommes
n'avaient point d'armes : conquérans pacifiques, s'il en fut jamais, ils avaient
horreur de la guerre, et se disaient amis de l'humanité; Guillaume Penn était
à leur tête. Us trouvent dans ce pays des hommes amples, qui les accueillent
et leur accordent, sans crainte, le faible territoire qu'ils sollicitent comme
asile. Un traité solennel est conclu. Jamais les Indiens ne feront la guerre à
leurs nouveaux alliés, qui jamais, eux, ne penseront à sortir de la limite
qu'ils ont tracée eux-mêmes. La simplicité des indigènes, les croyances
religieuses des hommes qui venaient de traiter avec eux, leur petit nombre,
leur philanthropie, tout fait croire

— U9 — qu'il y avait bonne foi de part et d'autre. Mais cent années à peine s'écoulaient, et, si nous reportons nos regards de ce côté, nous voyons une nation nouvelle qui a tout envahi, tout exploité. Quant aux indigènes, aux anciens maîtres de cette terre, nous en trouverons bien encore quelques traces, mais bien loin du centre où naguère ils ont signé l'arrêt de leur ruine. Et si quelques peuplades habitent encore au milieu des nouveaux peuples, nous les voyons chaque jour, refoulées ou détruites, faire place à d'autres, et livrer ainsi à l'étranger des richesses qu'ils n'ont pas su conquérir. Il en sera de même en Afrique. Si le colon d'Europe y prospère, il voudra s'étendre; s'il ne lui faut qu'un prétexte, il en trouvera de nombreux dans les dispositions de ses voisins. 1 In 1888, encore une peuplade de pré de l'Inde, celle des Cherokees, qui avait embourbé le continent, et s'était pittoresquement au centre de l'État, a dû le retirer devant l'avidité des colonies attirées par la découverte de richesses minières.

— 150 — Nous avons déjà dit quelles haines devaient être entretenues et ravivées au besoin parmi eux; et contre ce besoin de s'étendre ou de se combattre; il n'y aura rien à faire'; car si vous chassez un voisin tuAulent, il vous faudra occuper encore la place que vous lui aurez enlevée, pour procurer à votre frontière cette tranquillité qu'elle avait assurée derrière elle. Vous repousserez votre ennemi, cela est vrai; mais il vous restera en face; vous n'y aurez donc rien gagné. 'Seulement on aiua fait un pas de plus dans cette marche vers l'occupation générale que nous annonçons comme nécessaire. Pensera-t-on à interposer entre les deux partis hostiles une armée dis> yincompaUb^^ 4^ poJoDs et des in^lgèoes est^suffisamment annoncée par ce qui se passe s^ les points encore peu noiobreui^ où leur contact existe. Ce ne sont pas ordinairement les colons quî^Qnt.tort ; mai^ leur présence seule est une cause d'embarra^r^ûssî «^Ac^ «n Aldqne a-t-il pu juger de ranimadTersion, qui, dani Tesprit de toute autorité militaire, s^tttêche bien injustement à la qualité de colon. Que serait^e a'ilf étaient cent miller .

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

GÎjdînée etobâtfmte? Ce m&ml 50,000 hommes pour €B g^arder iOO^OÛO. Nous vendons dua le colon im honune anné pour sa défeçi^i, supportant les daogens d'une entreprise qui lui profite, ^ oonsconmant ainsi l'œuvcc; qu'une faible axmée protège^par son concourt* Mais si par oc^nie on entend un «établissement surtout militaire., qiii, formé sur une ligne^ sépare et regarde à la £3is deux races ennemies l'une de Tautre, ennemies de Tarmée qui les obsearve, nous livrons une pareille idée à d'autres discussions^ nous ne nous ocr cupons que de choses possibles. Il est établi, pour nous désormais que noa seulement l'intérêt de la France lui commande l'occupation complète de. la régaiçe^ mais qu'M outre les efforts qu'elle fait pour: s'y établir, même partitUement, ifoivent^la pousser inévitab^^qaentà cette ^Acciipation. Ainsi, en* tre cm^ liai v^^draient. coloniser une partie et!eiBU7^ j|ijr demandent une conquête immédiate, il n'y a guère qu'i^ question de temps.

— 168-^ n y a autre chose cependaat; car remarquons que la colonie ne s'étendra que par la guerre; qu'il n'y aura pas de n^lange pos* sible entre les deux partis; que la France, étant obligée de soutenir ses cobns, sera poussée au refoulement, et par conséquent à la des* truction des races indigènes; car le désert ne peut les nourrir. C'est la guerre perpétuelle qu'elle se prépare avec un but bien inhumain, quand, au contraire, et dès à présent, une guerre plus vive que sanglante, prompte dans ses effets, assurée dans son résultat^ pourrait donner un bel avenir, empêcher de grands malheurs. Nous avons admis le colon comme prospérant en Afrique; mais ce serait encore là une question importante à traiter. Il faudrait savoir jusqu'à quel point l'homme d'Europe peut se naturaliser dans ce pays, et à quelles conditions. Jusqu'à ce jour l'expérience est douteuse, et chacun sait avec quelle difficulté les enfans s'y élèvent.

— 153 — Bfd* si le cokm peut s'établir en Afriquei ce n'est pi» sans doute parce cpi'il viendra y descendre au niveau des indigènes; ce isera parce qu'il polura y satisfaire les besoins auxquds son pays né wiBt plus. Or ces besoins, qudque bom^ qu'ils soient, sont déjà du luxe pour l'Arabe; le résultat de la ccHdçurrence qui s'^ablira ^itre eux, la phis grande facilité qu'aiH« ce dernier qui produit à si b(m compte, sont enewe deux questions qui doivent faire réflédiir avant d'entreprendre une colonie; car cette concurrence ne viendra pas seulement du dehors, elle s'établira au sein même de nos entreprises. Déjà les premiers cultivateurs «i ce pays ont reconnu, pour la plupart, les avantages qui résultent pour eux de l'emploi des Kabaïles comme manouvriers. Les seuls travaux, croyons-nous, auxquels l'Européen soit employé de préfé* rence, ^nt ceux des foins, qui sont inconnus aux indigènes, qu'ils pourront a{^rendre cependant.

The text on this page is estimated to be only 11.87% accurate

— 1» — Premms garde 4one , ea fimoit İMgiaAe au tdlon
d'Europe, 'de hn denmer ine dbeAie trop IcGurde pour lui ; imeux Vattddrait
hdssOT à tette terre^ à oe tslimat, l'AMbe si bien iaSt pmnr Ttinfe et p

The text on this page is estimated to be only 11.62% accurate

^185 — faut à nos ^dMstts^ nous n^ésitons pas skée^ darèr que k
seeonde doit férir à la lutter Amsî dcmc^ non aôulemeht la côi6i^dati0a
conduit .à la disstrtJK^tkm de la race iidigène^ Ji»lid peut-être i»Bra^^ce
auadi eelle de la imce nouvelle qpue Tina iroudra lui ^d^stituer. €e serait
donc iiaie douMe eonsommaion sans. utilité ; et un jour^ lorsque hoik
^seriom aïri** vés en présence du désert, nous n'aurions derrière nous qu'un
désert nouveau, fruit d^une mauvaise politique et d'une entreprise
immorale. Un pareil i^éaidtaft mériie qu'on y pense; mais be^reumncart il
n^est pas néc^saire de s^^engager dans mie pareille voie. Il est hmi Yvm
que les limites des nations sont des eon^ T^itions des hommes, à charge
pour diacuiie de conœucrir pour sa part àla {»x)spërité é^ la race humaiiie j
il est vrai que la ta^re a ët^ donnée à cdui qui ii^vaille et la fait fïrootifier ;
BQiaâs est^l yni auaeâ que l'Arabe se r^ise à fasse oe que nom isUons
vpuMr tex^tr à l»»

— 186 — place? Êiut-il le déclarer incapable de progrès, incapable de concourir avec nous à la régénération de l'Algérie ? faut-il le repousser parce qu'il repousse lui-même nos avancés, et en conclure qu'il ne peut être amené à nous comprendre et nous aider? La Note première répond déjà suffisamment à ces questions; les Notes suivantes achèveront de les éclaircir. conclusion du cinquième

— 157 — fait immoralité à entreprendre leur destruction, mais il y aurait acte impolitique; car il n'est pas certain que l'Européen puisse à présent faire fructifier ce pays* L'Arabe y produira toujours plus facilement et à meilleur compte.

The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

IffOTII ¥•

NOTE V. De la religion mimilinene fons le rapport de l'obftadie
qu'elle nous oppoie. §1. Toutes les religions ont été un progrès pour
l'époque où elles ont pris naissance^ et eu égard aux mœurs des peuples
pour lesquels elles ont été faites. Nous les voyons toutes^ ou presque toutes
y donner un grand développement de puissance et de cification aux nations
qui les 11

— 162 — ont acceptées comme base de leur conduite politique. La religion mahométane[^] aussi bien que toute autre, se présente comme source de progrès et d'amélioration dans la condition des hommes. Peu étudiée et jugée- parmi les nations chrétiennes du haut de la position qu'elles occupent dans l'ordre général ; appréciée d'après un wamin wperfidel ^QS4>opMlations orimteles actuelles[^] beaucoup de gens n'ont voulu y voir qu'un pas en arrière fait dans la voie ouverte par le christianisme[^] qu'une guerre éternelle déclarée par le prophète à la civilisation future. C'est là une bien grande erreur. L'Arabie, nœud de trois grands continens , ja[^]fioeau de tant «de reljgâoas, terre des idées onystiques et .de[^] imagioatioas ardentes[^] :fiit ilong[^]q[^]ps habitée, par des populations livret[^] lau eultede TÂdiO[^]trîe[^] e'Qst4-*4ire à l'adoratiocL de iout'A&'iqui'fra[^]ait énergiquement les esprits fiiHM[^]niplatîJfe. L':[^]i9que de[^]MoisQ[^] ce

The text on this page is estimated to be only 13.74% accurate

— 163 — grand effi9ilile'i«toir à Fimité^tle Dîen^ noros lea
nHxntre fdiisi. MahcHoa^ étaitioié' lui^-^niéitte, non dans iidiAktiie ; mais
^w miifeu idepopHlations idolâtres. La destruction du judaïsme par les
Romains "avait bien^poBssé chez iespopokâcms arabes q^elques-^uns de
ses débris ; mais cette religion ^ns^nigmes et'sons pompe était Tenue se
^méfer, non les détruire, aux su. perstitutions anmnnes. Le diristiamsme
hiimême^rdigion^oiite de mystèreet de miracles, n'avait fait qu'égarer
«ncore davanfergelaîrce ;arake, toujours rejetée parles tendances Ters
rad(^Qtton des clôtures et des images. Mahomet, qui avait parcouru
l'Egypte et' la Syrie , qui connaissait tes; livres de Moïse, ^t qui ffvait étudié
ceux de la loi nouvelle, :à l'époque des plus vives* controverses, et sofis
i^inspiration des sectes d^Orient qui niaient d^ la Trinité chrétienne,
comprit que 4e t christianisme, tel qu'on l'avait fait, n^illàlt point AUX
populations perdues d^ dans les '«rrc«rsde Tidc^trie. Il
VoidiltcontinucrWô&e

— 16i~ et ramener les hommes àVadoration d'un Dieu unique. Il leur présenta donc une religion sans mystères^ simple dans ses dogmes^ ne laissant à la sensualité orientale que ce qu'il ne pouvait espérer de lui reprendre j réduisant tout à Tadoration de l'Etre unique qui avait dès le principe tout prévu^ tout ordonné pour l'avenir, et auquel il ne restait qu'à se soumettre; promettant aux hommes fidèles, et dans la vie future, toutes les jouissances de la vie matérielle qu'ils connaissaient. La religion du prophète n'était donc pas alors un pas rétrograde ; c'était un nouvel élan donné à la civilisation orientale , le Nouveau Testament de ces peuples sur lesquels n'avait pu agir ou n'avait agi qu'imparfaitement la prédication de l'Évangile. On a prétendu que cette religion ^ait ennemie des lumières et des sciences progressives. Entre autres preuves^ on a voulu citer le fameux incendie d* Alexandrie. Le Livre du prophète était, dit-on, le seul permis aux fi

— 165 — dèles. n y a ignorance ou mauvaise foi à le prétendre. Si le kalife fit incendier les livres d'Alexandrie, c'est que cette ville était depuis de longues années le foyer des discussions religieuses, le centre du culte, idolâtre selon lui, de la Trinité des chrétiens. En détruisant leurs livres, il ne voulait pas faire la guerre aux sciences, mais à l'erreur qu'il avait mis«sion de combattre* Nous autres gens civilisés, ne brûlons-nous pas encore ks livres d'hérésie? n'opposons-nous pas à la propagation des idées qui nous gênent ou nous blessent des en* traves permanentes et les répressions de la loi? Jamais il n'a été interdit aux Arabes par leurs kalifes de se livrer aux sciences, dans le^ quelles, du reste, ils ont été presque toujours nos prédécesseurs ; et pendant que l'étude des livres et la conservation des traditio^s de l'histoire de l'Occident étaient confinées dans le silence de nos cloîtres, les Arabes se livraient avec ardeur non seulement à la poésie, mais

The text on this page is estimated to be only 8.09% accurate

enoomi Ijâtudede toutesdes^ttoicet, à la «onsarvalioii et à la
mwlylicrtion deMPiannaâtg qçà. décident, trammettre L'histûitt de leur
époque.. 11 .seiait ég^ODent ii^uste d'aocuaer la jcriigloadeMahomet
d'ètresanguinaireet cruelle. AbûQrBekeiv le premier des kalifes^ an moméat
de lancer contre la Peise et la^Syiieses araiée&,. aus^pieUea lea liyraieiit
leum disseiiraions in tertinea i;vict(we^ vous respecteeeK. lea: vieillard^
les: ^vifooMues^ l8t.enfan& ettous;Qeax.;qviimida^ n résout votre
^DÎaérioorda^ .Voua vesfeeitTcz »'lwarlicea.et.lq\$ ibmmom^ n'eniuaaat que

The text on this page is estimated to be only 4.24% accurate

>A p^ur voat bltcmi). . La mcârtià l'e^KHAiciui
Mtrié»6te^Jte^cbftiae» pour r^^o^^éuxtoal^ >^ traître^ Jia oomfosdcn pow
le yakieii què »^bamièfiM. yoiia>9eii^ fidèbqs à^ vm pw^ » mefi|es> etc.,
ete*,>eto. » G!e6t ocr^oée militaire à la i9aliirqi|& l^^fkeK connUé Leur
histoire le [âPCliirew Ui^ q(^ d'cpil j|et4 Mr ll!lft^I|«['d)eT€ars
l'Qeisisd^ttne laissera à oet égard ancimxlwitfii L'Egypte ùoe foâa aMi&iae»
la vel^a ci^ prophète, qui faisait de la conquête 4a mo«d^ ua làoj^ aasfaré
de sibit y jdei^att ^ {iausair les Arabes jusqu'aux eunfinavde VAèrniM^
A^md a pniaia^secesiiûiideMalKmtl^ dÎ9|i9i^éâwi|i>il 8f S; apotiefi, ,
aloâtiyeUe^ été aii|«»4e< d«m^ l«s ttatna d'uâ seul^ qmucmlM
imffm0sàtit^ à€a]rthagevetCiàiMta«4i^ei. l^fmmsmc^^fmr ^pxd s^'éorDule
en^^Afeicpis. Bîitttl5(>li^ I|m^ tMbfiUé^mécÉÉieal^ammsiis^ li^UI^^

— 168 — conquérans de l'Espagne. Les Berbères aussi (aujourd'hui Kabayles) refusent de se soumettre; mais ils contractent une alliance qu'accepte la politique des kalifes, et embrassent une religion qui ne leur est pas imposée*. Maîtres alors du nord de l'Afrique^ les Arabes abordent en Espagne, dont le rivage leur est livré par la trahison et la faiblesse de ses conquérans d'ennemis. Huit ans à peine s'écoulent, et le pays a été livré aux sectateurs du prophète ses villes les plus importantes. Toulouse même les a vus sous ses murs. Une marche si prompte est due sans doute à autre chose qu'à la seule force des armes. En effet, partout nous voyons les conquérans obéir à la règle qui leur a été donnée par le kalife. Partout ils apportent la tolérance et la justice. Respect aux propriétés de ceux qui se soumettent, liberté du culte dans l'enceinte sacrée des églises, inviolabilité du domicile, maintien des lois du pays appliquées par des

— 169 — juges indigènes : point de massacres mutilés y la politique plus que la guerre[^] et comme garantie de soumission la dime et des otages. Un pareil code (k?ait séduire les peuples de l'Espagne[^] qui gémissaient alors sous le joug pesant des Goths[^] énervés eux-mêmes et livrés à l'absolutisme des évêques; aussi la soumission fiit-elle prompte. « La condition des vaincus (nous dit un » auteur eq)agnol moderne, qui ne doit pas » être suspect) devint si douce, qu'au lieu de » l'oppression qu'ils craignaient, ils se félici» térent d'ajqpartenir à des maîtres qui leur » laissaient le libre exercice de leur rel%ion, » la possession de leurs biens et la jouis» sance de leur liberté, n'exigeant d'eux » qu'un tribut modique et la soumission aux » lois générales établies dans l'intérêt com» mun. » Nous retrouverons l'observation des mêmes principes de tolérance dans la marche conqui: ^ rante des Turcs, qui adoptèrent les préceptes

The text on this page is estimated to be only 4.23% accurate

C^dmSfhwÊmèKiidmJkntm^rek dm Viffiq/m^ fttrislFWKli^ di^
Ittur kisl«ne:qpa^a tmt étudièri&géDiedff riihmmûrypltttè^ifcdans la.lutte
^ l»aîenitDtecKpiMÉd-et daoïr hiffmrdmeTmmàm^épofKjoailflfagissar
pour eux^ non plus destéÉOHirapftrilapwMi*catiomerkwrs ebgMeB) 9»\$
dejréntar à leur d««tnietfe>a par la çonn^yîriliinime vtnquaiiii &t* taiyipife
to)^ratti^A pfurt r^pôqm UeD. eoqrte de:lft7[xre^Tûrà
SHMOBemiikLppQphit^oMnti'y toytofis pèkitdefppieiTe pioreiMnt
rdigieue, l^^noaibreuies^secAMiqt. l'Onlidiraé« âe^neit poiit
riakuBNUM qui imposait ie^bs^memiex pMpler 9mtm», presque d^mi^
nom ne y^fom ymktoiOïmtlemhàÊAKm^àt l'iMlesmgne et de la France:
ils n'ont jamak sa de' sakMwquisHiisii. UttkotfQfMTtIsMrktBi^iit^ette
Hfertei^/ r^cbmiw kB^csBMM dd l^i^^

The text on this page is estimated to be only 5.14% accurate

li00iétiaïnB;;iïuds ce.qu!iljiiipor-te de^roera^^ maâtn,, o^est que
ss œtte laeligion portait,, oamme toutes^ ea eUa^même^ le genoe cb :St>
décrdamiaBi future^ cea'est pas dans» des pré^ ceptes d'intolérance ou de
barbarie, qui diHr* aaatisolerentiéreirvBiitt les Arabes. d€S.a)a(tes oations
du^monde^ qu'il faut U chm*Gb^^ ILY aundt aiusi uoe étude à fajipe de
rinrflumce paotta^ère de. la eheyaleneoixideiitale; ani(leaAjaEd)es> nème
peiMUnt les^goerrea dea^ Gcoisaiiesv où les deux grandes religtQBS.dm
mamk chercdiaient à se détruite. Siklts ob»^ valâacsfsaiTatina ont rcmlu
deToîr leur titreaux: . plusTeomumésdeleuraenB^nis; si» auinUiauL^ dfi
cette guerre à mort, ill ont pu.suhir l'as^^ QQodanide cette institution^ qui
portait bien. aiussieD elleHaoéinsBiuLgecme orviUsateur ; a'ila>
ontipi^.àciuiiae de cetascasEiibnt^ en.vcMrà^ contracter des allkiiees avec
leurs ennemis 9. alliances étroites, queliptefûis^, il n'esttpcmt
pfiinisLdftSD«teiiir que la reli|^ nmsuUoaioe,
ettnécBSttiremfiotstatiimnaiB&oujr^roepm^ }i

— ira — qu'elle est un obstacle insurmontable à tout rapprochement entre nous; qu'elle s'oppose à ce que ses sectaires puissent subir l'influence de nos idées supérieures^ l'ascendant de notre puissance. Hier y a cent ans à peine ^ si l'on eût ouvert aux yeux des Arabes le livre de l'histoire du catholicisme avec ses] guerres^ ses massacres^ et les institutions^ prodiges d'intolérance , qui devaient^ croyait-on^ servir de digue à l'hérésie ^ qu'auraient-ils pensé de cette histoire? Auraient-ils cru les nations chrétiennes dî^sées à accepter le progrès^ à se soumettre aux idées meilleures > que devait faire surgir le travail de l'esprit humain? Et cependant ce {»x)grès a été accepté; ces idées ont eu^ ont encore leur règne. Le catholicisme a dû s'y soumettre et laisser faire^ et ce qui se passe de nos jours le prouve suffisamment. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la religion du prophète? Faut-il le demander aux réformes des puissances d'Orient? faut-il le

— 173 — demander aux provinces musulmanes gouvernées aujourd'hui parla Russie? faut-il le demander surtout à notre conquête d'Égypte, où notre passage a suffi pour déposer le principe fécond qui s'y développe depuis quarante ans? Ce n'est pas[^] comme au temps passé, la lutte des deux principes religieux qui se continue[^] et dans laquelle nous aurions accepté un rôle actif par la conquête de la régence algérienne; c'est la science qui vient s'offrir aux ig[^]orans; et les idées bienfaisantes qui dominent l'Occident sont assez puissantes pour subjuguier l'autre partie du monde. Elles se traduisent, en ce moment[^] aux yeux des Orientaux, par la puissance et la prospérité qui résultent de notre civilisation ; • c[^]est dans les mêmes moyens qu'ils veulent s'efforcer de chercher des éléments nouveaux de prospérité et de puissance. Il y a aussi loin du fatalisme mahométan à l'établissement des lazarets d'Alexandrie, de Constantinople et à l'étude anatomique des

The text on this page is estimated to be only 17.65% accurate

— ni — bôpitftQx fhi Oaire^ qm tle rinqnisitimi d'ïSB'pagne 4 hi
tolérance religieOBe xpû ^*y fait jbuT ^en ce moment. Nous te répétons; ce
tfeit pas une lutte d'idées reïïgiëwses qui travaille aujourd'hui l'Islamisme;
c'est la civilisation seule qui se présente à la i»icè înahométane sous la
forme «des idées de force , de justice et de tolérance qui lui est propre.
'Mais, dira^^^n. si les nations musuimanes "peuvent, dans leur
indépendance et de la vo• lonté déleuïs chefe, accepter les bienfaits de la
cinlisation de l'Occident, on n'en doitpohlt conclure qu'elles les
accepteraient imposés :par la force de nos armes. T^om nenow&arr^ terons
pas à eetle abjection, déjà détruite d'ailleurs par l'histoire de notre
expAiiitftai d'Egypte. Ce qu'il stifBt de remarquer , x^est que ce n'est point
par un libre mouvement de leur part que les états de l'Orient seTappwchent
de nous maintenant ; c'est parce qu'ilsy ont vu pour eux une question de vie
et de

tuelle; nous avons dit seulement qu'il y avait résisté moins peut-être que le catholicisme en Europe n'y résiste encore. Le reste n'est qu'une querelle de mots. Lorsqu'un progrès est nécessaire, il est accepté sous quelque forme qu'il se présente. Le christianisme n'était pas vainqueur par la guerre lorsqu'il soumettait les hordes envahissantes du nord de l'Europe. L'islamisme ne l'était pas davantage quand il fut embrassé par les destructeurs de l'empire des kalifes. Qu'eût-ce été donc si ces religions se fussent présentées puissantes et victorieuses à ces peuples, qui avaient cependant bien aussi leurs croyances ? Ainsi il n'y a rien à risquer à porter nous-mêmes chez les Arabes les réformes que le moment est venu pour eux d'accepter, si, comme nous l'avons déjà dit, nous ne voulons point leur imposer des croyances nouvelles. Les

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

— 17« — qu[^]tions.religiettses peuvent tout perdre; mais celle de
ciyili\$ati

— ITT — §n. Une nation ne perd jamais sans regret son indép^{ance}. Quelque soin que Ton puisse mettre à lui présenter le joug, elle ne l'accepte que comme nécessaire[^] et jusqu'au jour où elle s'assimile, par l'effet du temps, au peuple vainqueur, la résistance est dans sa pensée.[^] Ce qu'elle accepte, elle ne le permet pas,, elle le supporte; mais avec d'autant moins de peine pour elle, de difficultés pour ses maîtres[^] que la loi qu'on lui impose blessera moins ses habitudes et ses idées. Nous ne pouvons espérer, sans doute, que l'Arabe trouvera bon qu'on le soumette ; nous ne pouvons prétendre lui faire accueillir tout d'abord notre civilisation, qui arrive chez eux précédée de 12

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

* souvenirs se rattachant dans leur esprit aux guerres sanglantes de deux religions^ plus différentes cependant par la forme que par l'objet de leur culte. Mais si nous devons trouver là un sérieux obstacle^ si nous avons pour but de modifier avec le temps leurs mœurs actuelles et leurs lois primitives^ il serait dangereux ' aujourd'hui d'entreprendre. Il nous importe surtout de ne rien faire qui MeràexJiez^ee peuple^ qui fut hii-mémeeonquéranty ses idées-4e justice, ses théories^ andienneaisiir Ttisage du droit du plus fort. Ce qu'il a l'ou devoir faire pour soumettre les peuples, est ce qu'il y a de mieux à faire pour le soumettre à son tottr. Ce n'est pas parce qu'il aura été^conquérant qu'il pourra consentira être conquis par nous ; mais s'il a cru que la justice et la tolérance étaient des moyens assurés de succès; c'est que la tolérance et la justice lui paraissent diées à tous les hommes ; c'est qu'il a vu que la pratique de ces deux vertus lui donnait

The text on this page is estimated to be only 10.01% accurate

droit au respect et à la soumission des peuples. L'étude de ce que firent les Arabes dans l'administration de leurs conquêtes fournira donc d'utiles renseignements; nous voulons à en indiquer les traits généraux. Sincèrement, arrêtons là:» la conquête d'Espagne même ehosQ surtout nous frappe par la multitude de leur position déjà alors avec la Hâ aujourd'hui risiblement d'eux. Les premiers habitants de l'Espagne soumis par les Romains, avaient une civilisation et de puis peu. Leur pays fut envahi par les barbares du Nord; Goths, les Turcs venus de l'Orient, ces barbares ambassèrent la religion des païens, ils venaient de l'Asie; mais comme MixxHci, ils firent peser sur les derniers jours de la Minnique et de la swguinake. Les Espagnols n'étaient pas au* coque en l'an du septième siècle, ils furent opprimés par les Arabes de la fin du huitième siècle, il n'y eut que huit ans de l'occupation. Les Goths, dont l'empire était dévasté et anéanti.

— 180 — lie par le luxe et la jouissance du pouvoir^ n'étaient pas moins faciles à chasser que les Turcs ne le furent en 1830. Comme les Arabes en Espagne» nous avons trouvé des conquérans affaiblis ;'comme eux, nous les avons abattus sans peine; oomme eux , nous nous sommes vus en présence d'une nation avilie, qu'éloignait de nous une religion administrée par des cadis, moins absolus peut-être que nos évêques d'alors. Il y a dans ces faits une grande analogie, une raison de plus pour étudier la conduite que tinrent autrefois nos prédécesseurs dan cette carrière. L'histoi|« de la doi9ination de l'Espagne par les Arabes a été écrite par les deux partis ; et si la lecture des auteurs d'une seule des deux nations ne peut que donner des idées bien fausses sur la conduite clés conquérans pendant huit siècles, il est cependant possible de s'en former une exacte, autant par l'examen des traditions qu'ont laissées les chrétiens et les Maures que par celui des résultats eux

— 181 — mêmes[^] qui ne peuvent être contestés. U y a un fait[^] c'est que huit années ont suffi aux Arabes pour occuper presque toute TEspagne[^] et l'occuper presque paisiblement[^] quant aux populations qui s'étaient soumises à leur domination immédiate. Ce qui le prouve[^] c'est ixon seulement l'occupation de fait des villes les plus importantes[^] mais encore la possibilité où les émirs ont été de paraître en France, dès les premières années du huitième siècle, laissant derrière eux un immaase territoire nouvellement occupé par leurs armées. Si une pareille rapidité a été permise à leur marche, c'est, ainsi que les auteurs modernes en conviennent eux-mêmes, parce qu'ils soumet*taient les peuples plutôt par la politique que par la guerre; et, en effet, ceux d'entre leurs généraux qui ont laissé un grand nom , ceux qui étendirent ou consolidèrent la puissance arabe, se signalent par leur humanité et leur justice, plus que par leur génie militaire. Au moins c'est surtout ainsi que nous les préien*

The text on this page is estimated to be only 6.72% accurate

MiUeélaiileiim atabcé msoMÊÊtémeêj qui» stes àMtOf
TeppOFtaieilt comme un éloge ce qu'île a^aknta{)pFis â jujp^r comme
uBe^erto* Aimîqae nous ravoiiis déjà dit plus haut , iM^éÊÊkk n'ttigeaient
des peuples chrétiens que Ic' pssement d'un impi^* La sptéai «voir fixé
Timpèt qui était, exigé d'une pm^mee^souniise^, que umiilês>d0iK>irs des
^chrétienÉ envers le^vaùî^ ^êupserêdmsuieni à^on eofoot paiements
Du^ffeste^^iklenr laissaient le lihre^oiercioe'de kurretigton^ la
lomssteoadeleutetîodes^ ap^ pliqués par eua^^stéittesi La loi mustilmatieie
dsveEit atteindre que les^ dirétiens volontakse^ mlntcdni^^«fe»
Iléçainiitissûœt le respect ii^ vielle ^ propriétés^ s^en^paraiU; seulement.

The text on this page is estimated to be only 5.92% accurate

derMlleS!qwafc«rdbaiBiloiBacemt d^ mdtfBS prætoast UiMté
kïstanruuim* Ih ftiroibn fennei danaBroiiB^nfirtioD'dè^c^ lorsfiie^ snn
cUmsl^cfaoixides * jtyMiiiMÉlMniit^qmdiitwftf VgHilUm 1*M'W^W**?
ffW^*¥^*f*"ffj 6^.a!>06Rail#* née ëpoqMs; ik;piiM«nMQt eKcmttenesf
l«t • provinces^ écoutant les plaislesr^asinMÉtaiirtrim

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

— *8* — distinctement oeUes ^es musulidaBS^ des chré* tiens et dés juifii; faisant à tous bonne et exacte justice, et punissant de la destitution et même de la mort les juges prévaricateurs ou les chefs avides. - Si des impôts trop forts ont été frappés, ils ordonnent la restitution; si l^ églises ont été soustraites à leur culte, ils les font rendre aux chrétiens qui les réclamât; ^ifin ils ne voient plus en Espagne qu'un seul peuple, une même nation. Quant aux aMx>uragem«is au travail^ ils font exécuter eux-mêmes ks entrejoises d'utilité publique qui Vivent ûCvoriser la cul* ture et faciliter Ip commerce ; ils affilent les g^is de toutes nations qui pciiToit dévelc^f^r lesconnaissancesBt encourager Tindus^ trie qu'ik foAt resaitre. Us avaient &it de ce pays une «imiraUe contrée ; ils avaiat fait de ce peuple une nation laborieuse et édâirée; ^ ce ne fiit point l'islamismetqiti p\m tsoA détaruisit leur^ouvrage.

The text on this page is estimated to be only 1.64% accurate

nlmt pu: venir^dB IX)miit« fit qamà:, plus tud'i GlMtriettagitf3
appaxalt jiir leumftctf^ rœ^ mm sttlemcrt ilintise smdèwiii poént^ni
saiftTrar j nsdsiioiurToyoas, au.ooQftmire,!» ciiiMetiscU i»)]d9aflxe et
ieci^^^ étMÊUl TelkrjDAt k» loçoaa qm non» osl ^.lakk sées^ par lest
Arabes ooHprà*aas. Une p»^ niUe politique dcfvait rénasir. At«î amm^t et
si>'pha.iaDrd^ cette puiseanee dot neenleré^ TWt kiranfi^âeè cfavétietnies,
mr desmoiti&jdt sa ddfidt&i etniMSR^ le «ignalôn timer ici à tdeaiem ^
d)eA;qf90^ gaiisMtr.d'ôccaperfes plui^lMaK pttip^llerBspagfievablearémiai;
suit eatwâaoft Ifeofacnt ludtee qneîpafisiWBWi nanisammat^ qu^ cna&A
d'aboid mi^imali^^ a(f6b kiquelle :ik traitèrent CES«ite;:qai ^amdk Mi>
peiidwt> isMimée parlc^fsdiairattansimlevr fnàHi ^S?
él0iwesfo^à:oettehautmirdaia<

The text on this page is estimated to be only 1.73% accurate

i^iisî^ si ikm* oeiemîÉdéma' dânst lés db^ qœ latpiHMuiM dèsr
kbâeë r^^iefdseâ/ nous^ smto eonmie tme baitiêre iû^titiâftoîit&blèv, n^^tt
m >ai]«n intolénantë di at(^ aftséltie qU'Cin «e pfeil À lé dtâre^ etqtiiÈf les
che& euQtmî^àitfMitiirtârel à iftiMi^ |Kitir notir sMeiv JNTew^ aiiit>lis
daitrbëftticéiirp Mt nôts^^ méiiMs^sb nous 11^16 présetitimâ à^^tèiéi'âiis
et^dispotét à l^uaiott. j|iipEiîà^oes>datièrestaif«lé(3C s^est clfeHe à ettjt
prtitt nontoe^ de*^A»«dbts^dè la r^lgjéiiùe^ il y anwJÉ uttuêteËiige
conti^a^Ê&à dtul^lir œ«^ lé' taUittt M de jtt^és^xïter^ qui' UÊm^montaÊé
ItsiMnives^i juites'et si gr«tidy^

Vaincus par le prince chrétien, mais faux et cruel, qui décida par la conquête de Grenade la chute de la puissance des Arabes en Espagne, ceux-ci acquiescèrent d'abord, en grand nombre, les capitulations trompeuses qui leur furent accordées. Us crurent pouvoir vivre paisibles, quoique soumis, sur cette terre qui était devenue leur véritable patrie; ils furent bientôt cruellement démentés* Leur religion, d'abord soufferte, fut bientôt reléguée dans le sanctuaire du domicile; d'énormes impôts leur achetèrent seuls un reste de tolérance. Bientôt leurs enfans furent forcés à recevoir une autre religion que celle de leurs pères ; la langue arabe fut proscrite, le culte chrétien imposé; leurs mœurs les plus intimes furent attaquées : le costume d'Orient fut défendu, le voile des femmes fut arraché, comme signes hérétiques. Les malheureux voulurent, abandonnant les villes, aller chercher dans les montagnes un asile contre la cruauté des maîtres. Us y furent poursuivis , traqués par leurs

— 189jM'esseurs ; il leur Mut enfin renoncer à une terre qu'ils croyaient à eux^ et alfer demander à rAiiiique un refuge ccmte l'ayidité ^ l'intolérance de ces mêmes peuples qu'ils avaient plus généreusement traités autrefois. Ce sont là les souvenirs que le catholicisme leur a laissés; ils en ont du reste un plus récent dans Toccupaticm d'^Afirique par les mêmes Espagnols, occupation qui durait encore il y a cinquante ans. Un seul mot suffira pour le foire comprendre. L'Espagne ne possédait dans la r^;ence que la ville d'Oran, et dans cette ville la sainte inquisition avait établi son tribunal* U 7 avait souvent guerre avec les Arabes. Eh bien! tout Arabe prisonnier était jugé comme hérétique ! A Tépoque du premier traité conclu avec l'émir, nous aVons vu un des chefs du pays se dédarer, devant nous, ennemi de cette paix qui allait se foire. U avait pour le nom chrétien une haine bien légitime. Son père, pris parles Espagnols, avait été, nous dit-il, brûlé

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

oonoie mfidèk.jI;a'|>aix'fîBtîfiûte« X^imamd^ «Ite iinnitié mèiae,
rémir tntt paiw^ àammp de si|iné ^-iitfiiétsf da-temmwee de monopole cpie
faisait ion mitre. Un^;ftn de séjour aipeo les^cfaer^tieM de'Fra&ceoffit
pour dtngcr ses idées . Il était devenu partâcan déobré de cette paix qu'il
avait 'combattue li^ bord. Ce *fet avec rcgittt qa^ uons cputta pour
repreudre ses afmts. Le ppcniier eeubat bii coûta la vie. U se mmmait
Kalîfe; C'#iit un chef impoftant. On voit qaeis souvenirs nos pnàdéessmps
ont bûssés dans la mëmcHme des iUabts. Qn ne s'étonnera plus Bans (toute
de leur éloignement ou de leur haine; mais on voit aus^ce^ paidant qu'il est
pessilde d'en jefi^eer les tracees^ quelque prdbndes qu'eUes puissent être.
Nous l'avons d^àdit, les attestions re^ ligteuses pournâent toyt perdre; elles
sercmt sans danger si on sait les écarter. Que

peu nous importe dans quelle enceinte prieront les hommes; peu nous importe au nom de qui ils voudront prier; l'important, c'est que la prière ne soit pas pour «un appel à la vengeance ou l'expression nécessaire de la haine et du mépris.

— m[^] S m. Les luttes religieuses ne sont pas de nos[^].rh jours;
aussi, en appelant l'attention sur la conduite des Maures en Espagne[^] nous
ayons eu poui" but, moins de blâmer notre politique depuis huit ans, que de
faire entrevoir ce qu'on pourrait espérer de la règle prudente que nous avons
adoptée sous ce rapport, si nos efforts voulaient prendre plus de portée.
Jusqu'à ce jour nous avons été sinon toujours justes et bien esclaves du droit
de propriété, au moins toujours tolérans. Toutefois, Tinsti* tution nouvelle
de Tévéché d'Alger, la création d'une société chrétienne de civilisation
proclamée récemment à Marseille, et suivant de si près la première, doit
fixer l'attentiou

-198 — de ceux qui s'intéressent à l'avenir de la régence. Nous ne nous élevons pas précisément contre l'érection du nouveau diocèse, s'il est confié à des mains prudentes. Nous ne blâmerons pas autrement cette satisfaction donnée à la population catholique de la régence, toute ^ ' ^e qu'elle^ puisse être. Nous aurions préféré cependant qu'on organisât les affaires religieuses de la régence comme celles des autres colonies françaises. Il y aurait eu alors cet équilibre vital, pour nous, qui résulterait de l'influence réelle du prélat français et des cadis nommés par nous, et conséquemment amovibles. Quoi qu'il en soit^ nous aurions été peu préoccupés de cette mesure, si elle eut été isolée; si surtout, comme il faut le désirer vivement, le nouvel évêque apporte dans son diocèse les sentimens de tolérance qu'il nous importe de faire prévaloir et de maintenir au besoin; s'il est permis d'espérer enfin que, laissant à l'autoVité temporelle le soin absolu 18

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

de notre avenir politique en ce pays il se conforme strictement dans la pratique de ceux que réclame de lui la population d'homme soumise à son inspection spirituelle. Le jHroqpeotnsde la Société Chrétienne est venu troubler notre sécurité à cet égard Cette société, qui n'est précédée de la croix, veut propager la civilisation par l'enseignement des pratiques religieuses. Des prêtres la dirigent. C'est aux évêques français qu'appartient partout sa prééminence morale, par conséquent l'influence réelle sur son développement. Les hommes qui s'attachent à cette entreprise ne sont pas à l'avance, pour nous une garantie bien grande de succès matériel, et de nous en parlons ce n'est pas que nous croyions la mission de propagande bien sérieusement engagée ; mais dans cette tentative même, toute faible qu'elle puisse être nous voyons poindre des projets éloignés peut-être, mais certainement annoncés. Inamovible par sa nature, indépendante par

The text on this page is estimated to be only 25.14% accurate

nos Ini[^]itltiwns[^] IW[^]ntédo l'éyéque échapr imt Mm diffi[^]M à
cejile du véritable ç[^] m Afrique[^] celle du gouverneur* Et cepeu* émXp ii
e'wt de }|t propa[^]pde que l'on veut fiure , le\$ points de eontact 3eront
noml»m»{ car p'est au gouverneur[^] n'en doutoui pMf que viendra
«[^]adresser la foi inquiète àm Arabes[^] Ce sem là une source inévital[^] de
ooiiflits, h[^] bien que pourra faire rinflWBflp politique dcmt nous avons
tracé la n%le 9ur Tepiprît dçs Arabes sera combattu[^] détruit par l'influence
religieuse dont nous indiquaaa les [^]dances> Que sera-ce[^] si la première est
obUgée de subir les suites de l'indépendance de la seconde? On le voit; il
serait important que l'autorité spirituelle fat soumise à l'autorité politique,
chargée d'en prévenir les fautes ou d'en réprimer les écarts. Or il n'en est
rien, et non §mikMWt elle est ind[^]ndante, mais ses projets[^] f llg
réussisseut, sont de nature à lui éoMar vm ial[^]Mm[^] qw «[^] servirait que

— 196 — trop bien ses vues. En effet, au moment où Ton place l'avenir de l'Afrique dans un essai de colonisation 9 une entreprise qui aurait pour but de soumettre les colons à l'administration matérielle d'une société qui appelle à sa tête l'autorité religieuse, qui proclame hautement son vœu de propagande, cette entrée prise, si elle prenait un développement quelconque, donnerait à cette autorité une action réelle sur les affaires du pays. Elle lui donnerait cette "influence que nous regardons comme appelée à combattre, à paralyser peut-être l'influence naturelle et nécessaire de l'autorité politique, et c'est à ce titre que nous la signalons à l'attention du lecteur. CONCLUSION DE CBTTB NOTE. On n'a examiné dans cette Note l'obstacle que nous opposent les croyances religieuses chez les Arabes qu'en ce qui concerne le

— 197 — génie même de leur religion en général; on n'a point tenu compte de ce que sont devenues ces croyances chez les individus. Ce sera le but d'une autre Note. En se bornant toutefois à l'examen de la question sous cette face^ on est amené à conclure que la religion musulmane n'est point un obstacle insurmontable à la civilisation européenne et à l'établissement de notre domination en Afrique; que si cette religion ne conduit pas au progrès tel que nous l'entendons aujourd'hui, elle ne s'y refuse pas cependant d'une manière absolue, à la condition cependant de ne pas l'émouvoir par des entreprises maladroites, faites pour l'inquiéter dans son existence même.

The text on this page is estimated to be only 1.50% accurate

IVOTE TI«

NOTE VI. De la guerre en Afrique. §1 Nous avons dit ailleurs que la guerre %a Afrique ne pouvait être pour les chefs arabes qu'une guerre religieuse, et qu'ils feraient tout pour la rendre telle. Nous avons dit aussi que la question religieuse, si elle s'engageait, tuerait notre avenir. C'était dire déjà que nous

— an — n'étions pas partisans de cette guerre comme procédé de conquête. Cela suffit pour faire comprendre au moins que le système adopté par les Turcs dans l'Algérie ne pourrait nous réussir. Les Turcs étaient^ comme nous le sommes aujourd'hui^ établis dans les grandes villes ; ils n'occupaient que bien faiblement quelques villes secondaires, et dans la plupart ils n'avaient qu'un fonctionnaire isolé. L'impôt se payait dans les villes mêmes. Lorsqu'il n'arrivait pas, on allait le lever par la force ^ et d'horribles massacres étaient le résultat ordinaire de ces expéditions. Si donc la guerre avait été pour eux le moyen de conquête, la guerre était aussi leur moyen permanent et continu de gouvernement. Nous avons déjà parlé de la disintéressement religieuse qui éloignait d'eux les Arabes, et qui, à elle seule, a suffi pour s'opposer à une domination paisible de leur part. Entre nous et les Arabes il y avait non seulement mais haine de

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

l'aurait été pour nous aucune chance favorable ; et l'attitude qui consisterait à nous soumettre à l'occupation militaire actuelle, secondée par des expéditions plus ou moins importantes pour amener les Arabes à la soumission par la crainte de leur retour périodique, serait condamnée à l'impuissance. Nous ne pourrions lui donner quelque efficacité que si, adoptant la politique des Turcs, nous compensions le plus grand désavantage de notre position vis-à-vis les Arabes par une plus grande cruauté. Ce serait une rétrograde dans la civilisation européenne que nous ne supposons pas que la France veuille se décider à faire. Ainsi, pour elle, nous le répétons, occuper quelques points du centre, desquels rayonneraient ses colonnes mobiles, pour châtier ou intimider les Arabes, c'est se soumettre à la nécessité de grands sacrifices, toujours croissants, ainsi qu'il est arrivé à l'heure présente, pour ne pas faire un pas en

avant ; pour se convaincre seulement du vice du procédé et pour trouver la difficulté grande le jour où il faudrait ^i essayer un autre. Et si nous condamnons ici le système des expéditions comme moyen de conquête^ nous ne voulons pas que l'on en induise que nous blâmons à cet égard les généraux qui s'y sont, jusqu'à cette époque, plus ou moins abandonnés. Il est facile de se poser comme auteur d'idées nouvelles, lorsque l'on n'a au fond d'autre mérite que celui de profiter du passé des autres; mais il est impossible de refuser aux généraux^x qui, jusqu'à ce jour, ont commandé en Afrique, la simple faculté d'examen, qui devait suffire pour reconnaître l'impuissance des expéditions isolées. Aussi, tous eurent, directement ou indirectement, coopéré à l'accroissement annuel de l'armée qu'ils avaient sous leurs ordres, accroissement qui devait conduire à un effectif tel qu'il est aujourd'hui, imposant et capable d'agir avec suite. Si les chefs n'ont pas fait plus> c'est qu'on n'a pas

voulu qu'ils pussent faire davantage; et nous sommes disposés plutôt à voter un tribut d'éloges à ceux qui ont dès les premiers jours compris la question d'Afrique, et qui, vaincus qu'on ne voulait pas les aider avec persévérance, n'ont point reculé devant leur tâche, et ont laissé aux événemens eux-mêmes le soin de faire ressortir les nécessités. Au premier rang nous placerons M. le général Trézel, auquel on doit la rupture hardie du traité de 1834; M. le maréchal Clauzel suit tout, qui, entre autres titres, a celui d'avoir rendu nécessaire l'occupation de Constantinople et de Stora; celle de cette province, où nous annonçons que l'on peut aujourd'hui diviser un territoire, nommer des chefs et percevoir un impôt. Il est loin de notre pensée de supposer qu'un et l'autre eussent prévu l'issue de leurs premiers efforts, et qu'ils eussent froidement compté sur un échec; mais ce que nous pensons, et ce qui est un honneur pour eux, c'est

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

qu'ils comuiiaaaietit la har4ie\$M

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

admettre. AuMi^ malgré leur froideur pour la régence^ notre établissement y a pris chaque jour plut d'extension. On veut encore se réduire et se poser des bornes ; mais la route est ourerte^ la force dès événemens nous y pousse à dé&ut d'une volonté r^échie de notre part^ ei l'on rirait presqfue^ si ce n'était une chose sérieme> de voir c^qûe année , et presque chaque mdis, une occupation nouvelle venir répondre àœs t^ntativ^de repos où de recul. Quoi qu'il en toit, ce n'est pas par des apparitions périodiques au milieu des Arabes qu'

éternelle. C'est ^ s'il est permis de s'exprin^r en ces termes^ une guerre préventive qu'il £siut Eure aux Arabes, et en usant de nos armes, nous ne devons avoir pour but que de prévenir par un déploiement de forces imposant, continu et parlant aux esprits par ses résultats immédiats et visiUes, cette guerre de détail, qui ne produit que des massacres et qui ne leur promet que des malheurs. Et en effet, il importe de bien apprécier quelle est la condition que la guerre a £aâte aux Arabes jusqu'à ce jour. L'Arabe tient à son sol plus qu'on ne pense. Sa propriété y est mieux assise qu'on ne le dit, et à cet ^;ard nous avons encore beaucoup à apprendre. L'Arabe qui touche au désert est nomade, parce qu'il lui faut faire paître les troupeaux, sa seule richesse; mais c'est

— 209 — possède d'une manière déterminée la terre qu'il occupe. Les tentes ne se plient pas aussi souvent que l'on pourrait le croire, et les Douairs, astreints au voisinage des sources et des rivières, ne se déplacent que pour satisfaire à la condition de l'engrais successif des biens de chaque famille. Si l'on avait quelques doutes à cet égard/ il faudrait consulter la rédaction des titres de propriété, rechercher sur les lieux mêmes ces arbres respectés, ces bornes anciennes, qui, à défaut délimites naturelles, servent de témoignage et de preuves. On aurait donc tort de croire que, peu nombi^eux sur un sol immense, les Arabes, indifFérensà nos ravages, sauront toujoui?s dans leurs ânigrations trouver un dédommagement, par l'occupation nouvelle d'une terre sans possesseurs. Nos courses atteignent toujours la propriété directe, et quand nous sortons, les Arabes ont à choisir entre l'abandon momentané de leurs communes ou la soumission moU

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

mentanée ausⁱ qui prégervera leurs mofesonsi car leur chef ne fera rien pour eux» Il sait bien qu'il ne peut les défendre) qu'il peut nous édiapper[^] mais non pas no«s atb[^]indre[^] et c'est là presque toute sa tactique. Plaioé dans cette alternative, l'Arabe voudra* [^]il se soustraire à notre présence? tout est perdu pour lui; votidra-t--il nous atteindre et nous fléchir ? c'est alors à son mditre qu'il de[^] vjra en rëpcmdre; cat que l'on ne croie pas qué[^] réduit à abandonner ceux qui lui obéisaeiit [^] Témir leur tieinlr^{ti} compte de sa fiiblessei S'ils pouvaient croire à sa durée[^] les Arabes préft[^]re[^] raient bientôt à une autorité qui les livre celle qui se montre à eux redoutable et capable de leur nuire. Mais Abd-el-Kader viendra après nous châtier les Arabes qui n'auront pas fui à notre approche. U livrera à d'autres {[^]us (J)éksans leurs moisscms, Imnrs trodpeauxf Pour lui| il punira les dieis par les £bi« ou par la mort. Telle est la eonditton dat Arabes. PlàoéS

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

— m — Oatre deut ennemis qui se les disputent^ ils n'attendent de tous deux que la ruine et la mi-^ sère. Hs ne Sàtent à qui demander cette po^ tection qu'on leur {Hromet ou qu'on leur ofire; leur haine m re|>orte sur ceux qu'ils regardent comme les {^remicft^ auteurs de tous leurs maux. (? est là un des plus jgrands vices de notre guerre d'Àfri^e. Non seulement elle n'a eu jusqu'à ee jour ni cet ensemble qui pourrait Imposer aux Arabes, ni cette suite qui pourHdt les Aiife croire à des projets étendus; mais si quelques-uns d'entre eux ont voulu chercher dans la confiance à nos paroles un moyen de salut, un gage de sécurité, ils en ont été après bien terriblement punis par l'abandon où les a laissés notre retraite. Nous n'en citerons pour preuve que ce qu'ont eu à souffrir de l'émir les tribus qui ont accueilli nos troupes vers le Ghelif, après l'expédition de Mascara; ce que souffrent encore les Koulouglis^ qui nous ont appelés dans les villes, livrées en

suite par nous-mêmes aux Arabes^ et que rémir impitoyable persécute ou détruit en détail y dans ses aventureuses entreprises. Ce ne sera donc pas assez que la guerre soit active et imposante, pour ôter aux Arabes le désir de la résistance. Il faudra que chaque pas fait par nous soit définitif. N'allons chez eux que si nous sommes assez forts pour les soumettre; n'y allons surtout que si nous sommes décidés à y rester , sûrs de pouvoir leur fournir la protection qu'ils implorant, la protection sans laquelle notre présence est pour eux un arrêt de ruine.

— 213 — SU. La vigueur et la persévérance ne sont pas les seules qualités nécessaires à la guerre d'Afrique. Il faut^ en outre, qu'elle soit prompte, et il faut surtout qu'elle se donne un théâtre étendu. Jusqu'à présent, nous ne nous sommes développés qu'en partant d'un centre dont il fallait disséminer les efforts. C'est là une des causes de l'accroissement nécessaire et continu de notre armée ; c'est pour cela que nous avons été militairement moins forts, à mesure que nous nous sommes éloignés des points de départ. Cette marche lente et graduelle a l'inconvénient de n'occuper à la fois que de médiocres surfaces. L'Arabe peut toujours ainsi aller remplacer ailleurs la terre sur laquelle nous venons nous établir. L'émigration en

The text on this page is estimated to be only 28.44% accurate

détail est possible ; l'émigration en niassé ne le serait pas, au moins pour long-temps. On ne fait ainsi que la guerre à quelques Douairs, et ils sont nécessairement attirés ^ absorbés par la grande résistance générale des tribus. Les fractions sur lesquelles nous essayons d'agir^ ne pourraient pour nous que peu de chose; elles doivent être d'ailleurs nécessairement effrayées de l'isolement où nous voulons les mettre; un sentiment naturel les pousse vers leur centre de résistance* A part les défaites^ à part l'incoiivénîciit d'une position enveloppée^ oe mode d'agrandissement a celui de oonoaitre les pqmlatiens en les refoulant; de lea tm^er à sa prêter un secours mutuel, à se foçonner à eet ensemble que nous créons tout en voulant le détruire. Il faut séparer les ttihoM, et non pas les réunir ; il faut les envelopper plutôt qva se laillitt* toujours entourer par elles. Aulkm d'attirer sur notre circonferenoe la vétîstanet dea tri

— 215 — bus de rintérieur, tranquilles sur leurs possessions , il faut retenir chacun chez lui par l'intérêt de sa défense ou de sa conservation. . Aussi n'est-ce pas de cette manière que nous voudrions marcher à la conquête de la régence. A ces accroissemens inaperçus de territoires délaissés au moment de notre apparition^ nous substituerions l'occupation immédiate, non d'une grande surface, mais d'une grande ligne tracée dans l'intérieur et venant s'appuyer par ses extrémités sur Alger et Oran , séparant ainsi de la masse entière une portion notable du pays, la plus belle peutêtre , et une importante population. L'établissement d'une semblable ligne nous donnerait un ascendant immense sur les Arabes; nous ne serions plus pour eux des voleurs sortant de leurs repaires pour aller furtivement les dépouiller et se retirer ensuite ; nous serions de nouveaux maîtres, qui s'annoncent comme tels , qui veulent et peuvent punir la résistance et protéger la soumission. Placés

— 216 — ainsi derrière eux , les prenant à revers , ils n'auraient plus à compter sur l'appui de leur chef actuel, ou à craindre ses cruelles représailles. Si Stora a été occupée sans opposition, c'est qu'on y est venu de l'intérieur j qu'on avait sur les Kabaïles ascendant de position militaire^ ascendant de position morale. Si l'on y fût arrivé par mer, on y aurait retrouvé sans doute la sanglante résistance de Bougie. La route établie ainsi et fortement occupée depuis Alger jusqu'à Oran ne serait pas une frontière paisible, nous l'avons dit ailleurs; ce serait le front sur lequel nous aurions à résister aux Arabes du dehors. Quant à ceux de l'intérieur d'une pareille ligne, nous éviterions soigneusement toute hostilité chez eux y fallût-il même renoncer à y paraître d'abord. Dans une pareille entreprise, tout devrait être subordonné à la nécessité de leur faire comprendre nos projets. Il faut parler à leurs yeux, les forcer à ressentir les bienfaits d'une

— ii7 — protection qu'ils n'accepteront de nous que lorsqu'ils en connaîtront la valeur. Si nous leur procurons sécurité, ils travailleront leurs terres ; leurs terres travaillées produiront, et il faudra bien qu'ils en vendent les fruits. Us approvisionneront alors nos points d'occupation, puisque nous sommes maîtres aussi de la mer. Us rendront donc bientôt faciles ces occupations d'abord coûteuses. Nous pensons bien que l'on attaquera ce système, qui, comme on le fera voir plus bas, ne coûterait pas plus de sacrifices que le système actuel, en niant la possibilité de l'approvisionnement des villes et des ports occupés ; mais, outre qu'il n'y aurait rien de bien nouveau en fait de guerre à assurer des vivres aux garnisons peu nombreuses chargées de la garde de notre frontière , nous prétendons que les garnisons seraient approvisionnées par les Arabes eux-mêmes. Alger a de tout temps été fréquenté par les Arabes de l'est, étrangers à la guerre. Si Tlem

cent a été privé de marché, c'est que cette occupation n'a jamais été ni soutenue ni couverte; qu'elle ne s'est jamais rattachée à rien de positif > rien qui parlât aux yeux des Arabes; et encore, lorsque d'importantes diversions ont obligé l'émir à concentrer ses forces, Tlemcen débloquée a vu accourir les vendeurs. Constantine, vigoureusement occupée par une garnison qui a de suite annoncé sa force et ses projets, a été également approvisionnée par les indigènes. Il en sera de même de notre ligne, si l'on s'y conduit aussi avec prudence et fermeté, avec promptitude surtout car c'est là une des conditions du succès. L'émir a pu bloquer une ou deux villes; il ne pourrait bloquer une frontière qu'il ne pourrait traverser en force, sans danger pour lui, et à laquelle d'ailleurs les ressources de l'intérieur suffiraient. Les premiers moments seuls pourraient offrir des difficultés tenant à l'hésitation des Arabes, bien motivée par notre conduite pré

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

cddentd ; mais mw marche déciée çt prompte les ferait disparaître. Quelques mois seraient beaucoup, et jusqu'à ce jour les villes mêmes out tQvyours pu fournir à uos premiers besoins* Au reste, nous ne voulons pas dire qu'il »'y ait pas là de difficulté à vaincre. Si les conquêtes étaient si facilesi tout le monde en voudrait feire. N'entreprendre que ce qui va de soi, est le propre de om^ qui n'arrivent à rien. Ce qu'il faut, c'est se rendre un compte m^act des ebances et des résultats probables de chaque i^rocédé susceptible d'application, en choisir un, et s'y livrer ensuite avec suite et persévémneai, Mais le meilleur sera celui qui nous pràimteri aui(Ai^b^ avec toute notre force et notre puissance, Partout où nous av

est plus habile. Quand nous voulons une ville, il nous la livre vide et va au dehors organiser une résistance que rien encore n'a déconsidérée. En ne défendant pas ses villes, il fait croire à la nullité de leur valeur pour lui, de leur utilité pour nous. C'est avec une entière conviction que nous donnons succinctement notre opinion sur le plan à adopter pour la guerre d'Afrique. Nous l'avons déjà dit, la guerre ne doit pas être notre but; elle ne peut être que l'appui d'une politique pacifique et protectrice[^] du travail. Pas de guerre aux populations sur lesquelles nous voulons agir, et pour cela il faut tout d'abord les laisser derri[^] nous, porter la guerre, puisqu'elle est nécessaire, au-delà du pays qu'elles occupent, et mettre ain[^]i leur tranquillité hors de cause, si elles la veulent. Nous disons si elles la veulent, et c'est ici le lieu d'examiner la conduite probable des Arabes du dedans. Quitteront-ils* kur pays,

— 221 — ou continueront-ils à l'occuper? Rien n'a encore été fait sur une aussi grande échelle ; il n'est donc permis à personne d'affirmer que les Arabes se résigneraient[^] sans nécessité, à l'abandon de leurs plus riches contrées; et si l'on veut s'en rapporter à ce qui s'est passé jusqu'à ce jour y on verra qu'il ne faut pas le craindre. Quand on occupa Constantine, les Arabes s'éloignèrent d'abord; mais ils revinrent lorsqu'ils purent compter sur la tranquillité[^] et que nous leur montrâmes la. volonté de les protéger contre leurs anciens maîtres. L'occupation de Tlemcen n'entraîna pas non plus l'émigration lointaine des tribus du voisinage. On dira sans doute qu'elles n'avaient rien à craindre de sa faible garnison, soit : mais il n'est pas moins permis d'en conclure que l'Arabe n'éprouve pas pour notre présence une horreur indépendante des craintes qu'elle peut leur inspirer. Ainsi rien ne fait croire à une émigration générale, surtout aussi im

The text on this page is estimated to be only 16.66% accurate

metise et aussi enielte pow Mttx qui ft'y dé[^] cideraient. n est certain, au contraire[^] que ai tout au plus les portions les plus voisiifes s'âoi[^]aient d*abord, ce serait pour revenir ei[^]uite lors* qu'elles auraient confiance dans nos vues paci-[^] fiques, et surtout , nous ne saurions trc[^] le répéter[^] dans l'efficacité de notre proteeiion. L*Arai)e du territoire dont noué demandons Toccupation tient à ce territoire par sa beauté, sa richesse, Tabondance de èes eaut* Il y a des villes et de nombreux hameaux. Ce n'est pas TArabe nomade du désert, c'est FARabe culti*vateur et commerçant, quand on lui permet de Têtre, ou que l'on sait Tencourager à le devenir. Sans doute, on Mftméra le fn[^]ojet d'une route de quatre-vingts lieues environ, occtqiée ainsi en présence de popuhtions ennemies; mais que Ton remarquebien que dés à présent nous n'atons pas moins de soixante lieues de frontière dan» les deux provinces de rôueUpmir un

The text on this page is estimated to be only 12.55% accurate

assez médiocre^ territoire guenons nous iK>mme diargès de
défendre^ et qu'il faudra défendre efiEotiyeaient^ si l'^i entreprend de le
colloier*ser« Le terrain que nous occupons aujourd'hui n'est qu'un désert;
il nous faut le peupler avec des hommes qui seront les ennemis
nécessaires de leurs voisins | celui que nous voudrions embrasser l'est, au
contraire* par des Arabes^ et c'est là pour nous un immense avantage. En
^et, que l'on ne s'effraie pas de la portion resserrée de notre ligne
d'occupation, si elle doit nous placer d'abord entre deux ennemis car en
Même que nous ne combattons)^ autrement. C'est environné d'Arabes que
il nous fait lègueur, et^ sûrs que nous sommes de surmonter toute résistance, il
n'y a pour nous aucun danger nouveau à les traverser par nos UguM
d'opérations. Une position pareille d'ailleurs n'aurait pu durer ;
l'important seules, c'est que «^s lignes soient entièrement occupées.
Bien loin qu'il y eût un péril**

— iM ^ jconvâùenty il y aurait^ au contraire^ avantage à avoir dans nos lignes une population indigène ; si elle voulait d'abord nous opposer une résistance combinée avec celle du ddi(»*\$y elle rencHiceraient bientôt à une guerre que nous «aurions rendre sans but pour ses intérêts; que nous pourrions au besoin lui rendre bien funeste par notre position enveloi^)antey et c'est alors que l'avantage de sa présence se ferait sentir pour nous. Jusqu'à ce jour nos ressources ont dû venir de l'intérieur, et ont par conséquent été à la disposition de l'ennemi; placés aunlelà d'un pays qui peut produire pour tous nos besoins, nous serions soulagés d'un grand embarras. Il est démontré à tout homme de bonne foi que les Arabes arrivent sur nos marchés toutes les fois qu'ils peuvent y venir sans avoir, à redouter la colère de l'émir; or ceder;iiier ne pourra pas nous bloquer sur un aus^i grand développement; sa seule ressource sera, non d'aUer se placer sur le territoire des tribus qui, appro^

visionneront nos troupes (il ne voudrait pas nous fournir cette seule chance peut-être de le détruire dW seul coup) > mais tout au plus de lancer sur celles qui se prêteraient à nos vues, quelques partis qui oseront traverser notre ligne. Et alors croit-on que, fortes de notre appui, les tribus attaquées ne deviendront pas pour nous d'utiles auxiliaires? Il faudrait qu'il se décidât à nous laisser agir sur elles, ou qu'il les poussât à le combattre lui-même. Les rôles alors seraient changés entre nous ; les Arabes verraient bientôt leur véritable ennemi dans celui qui se pose aujourd'hui comme leur défenseur. . Nous ne prétendons pas qu'il ne pourra, rarement cependant-, parvenir à leur faire du mal. C'est alors que nous irons au dehors chercher chez les Arabes eux-mêmes une compensation à donner à ceux du dedans. Nos expéditions n'auront pas d'autre but que de prendre chez ceux qui voudront être nos ennemis, la juste indemnité à fournir à nos alliés. 15

The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

— ii6 — Une pfluralle j^uerre ne saurait àumr longtemps, si l'on met quelque perséyérance à en observer le principe. L'ennemi renoncera à des entr^jurises dont nous pourrons toujours, de nos nombreuses positions^ le coiitraindre à fiiire les &ais définitif, et s'il continue la guerre, il ne la fera plus qu'à nous. Notre ligne d'occupation sera dmic devenue, mMi pour nousp au moins pour nos alliés^ une frontière véritable^ et les conséquence de notre politique ne tarderont pas à se développer. Si las Arabes écbajqpent à l'autorité sévère et pesante de l'émir^ il se trouvera parmi^eux^ qu'on n'en doute pas^ d^ hommes comme Mustapha, El-Mazari, Ben-Àissa luimême^ ettantd'autreSi c|ui^ s

mtMiftres; ce serait une girare de justice et de réparation. Nous serions lesgrands arbitres de la régence, • et notre politique, utile auic Arabesde notre territoire, agirait puissamment aussi^ par sa nature et la comparaison qu'ik serait amoiés à faire, surleë tribus du de^ hors. L'ensemble de nos lignes serait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la première maille du réseau dominateur dont il nous importe de couvrir la régence entière. Nous ignorons quel crédit cette opinion pourra obt^r chez les autres ; mais, pour ceux qui ne connaissent pas le pays, elle nous semble devoir mériter au moins un examen. Quant à ceux qui le connaissent, nous deman- • dons aux uns de sedéfairede cette disposition sceptique, qui trouve plus commode de tout nier que de rien entreprendre ; aux autres de s'isoler des faits actuels, de dépouiller cette juste impatience que leur donne le rôle étroit qu'ils sont condamnés à jouer en Afrique, assistant l'arme au bras aux fanfaronnades de

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

notre allié prétendu; de voir dans les Arabes Si non des ennemis
qu'il faut abattre , mais des hommes qu'il faut convaincre; d'oublier le passé
qui les pousserait aux représailles, pour ne penser qu'à un avenir digne de la
France , digne aussi d'occuper la vie d'un soldat.

§ m. Nous avons exposé une idée; il faut à présent faire reconnaître la possibilité de son application par des moyens en rapport avec ce que l'on doit se borner à demander à la France. Nous n'entrerons pas dans des détails de chiffres bien grands; ceux qui connaissent les localités pourraient seuls en apprécier l'exactitude^ et pourront les faire sans notre secours; nous nous bornerons à un aperçu. L'occupation d'une frontière (car c'est à cela que se réduit notre guerre) se compose de deux élémens; la garde des villes ou postes^ la surveillance des routes qui les unissent ; par conséquent des garnisons passives et des colonnes agissantes. Nous pensons qu'il y aura tout avantage à

^ multiplier les points fortifiés^ pour permettre de réduire l'effectif des colonnes. Un corps qui se trouve toujours voisin d'une garnison bien protégée par ses défenses, est plus fort que s'il s'augmentait de cette garnison même. Nous supposons donc chaque lieu d'étape marqué par une position dont l'importance variera; mais qui sera calculée d'après l'expérience, démontrant que 100 hommes bien fortifiés se défendent contre toutes les entreprises des Arabes, et qu'une ville comme celle que nous aurions à occuper peut être gardée et contenue au besoin par 500 hommes. Nous admettons aussi, avec les généraux qui ont écrit sur cette matière, que 4,000 combattants passait partout en Afrique; bien plus sûrement encore s'ils sont toujours voisins d'un point de retraite bien assuré. Or, à l'époque à laquelle l'armée d'Afrique n'était que de 47,000 hommes, les trois provinces pouraient même en faire

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

— 281 — ment 7,000 combattans environ, savoir : Alger 3,000 Oran 2,000 Bone 1,500 Boug[^]p. ... 500 Total. . . . 7,000 hommes. On nous accordera sans doute que ces 7,000 hommes suffiront à l'occupation passive de la ligne de Constantine à Stora et des nouveaux camps d'Alger, qui d'ailleurs se substituent en grande {[^]otie aux anciens. 17,000 hommes sufibent donc, en te* nant compte des non valeurs de tout genre, ^ Toc» cupation des points occupés aujourd'hui, surtout avec le concours des milices urbaines qui ont pris quelque importance, soit 17,000 hommes. La ligne que nous proposons d'occuper n'a pas {dus de 80 lieues de longueur, soit quinze faibles ^urnées de marche, ou quinze postes qui compc[^]teront moyen-[^]nement SBO hommes ; en tout enviroa . 4,000. Total suffisant à la garde passive de tous les points occupés. . 21,000 hommes.

D'autre part. . . 21 ,000 hommes. Pour arriver au chiffre hOûiUO^ qui est inférieur de 8,000 à ce qui a été entretenu cette année en Afrique 40,000 Il resterait 19,000 hommes qui fourniraient, déduction faite de 3,000 soldats livrés largement aux non valeurs nouvelles. . . . 3,000 • «...p. — _-^_._^_ un chiffre de 16,000 hommes effectifs et disponibles fournissant quatre colonnes, de 4000 hommes chacune, affectées aux opérations extérieures. • C'est donc seulement 16,000 hommes que nous demandons à une armée de 46,000. Elle pourra toujours les fournir, surtout si Ton remarque que l'espèce de guerre à laquelle nous nous bornons se rattache aux sept mois de l'époque saine en Amérique. On ne nous accusera point d'exigence en effectifs disponibles et c'est là un des avantages du système qui, reposant sur l'occupation d'une frontière, réduit à peu de chose l'importance des opérations extérieures d'une armée .

Décomposons maintenant dans les différentes années ce chiffre de 60,000 hommes. Chaque colonne devra, indépendamment des cavaliers auxiliaires, avoir 10,000 chevaux. Il faudra donc quatre régiments de 1,200 chev. , 1,800 hom. , en tout 6,000 6,000 Il resterait donc en infanterie de toute espèce 31,000 hommes. A déduire : Artillerie * 1,500 hommes Génie 1,200 Administration et hommes non armés 1,800 Total..'. .. 4,600 4,600hommes. Reste en infanterie proprement dite • • 29,500 hommes. Les corps spéciaux à l'Afrique, ^ composés de dix bataillons, peuvent fournir un effectif de 7,000 hommes. Reste à tirer des garnisons de France 22,500hommes,

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

on MvtrèginéiuiilfobbMfflaidal^lm chacun. C'est moins qu'il ne s'en iio m ce m^t ment en Afrique. Les régimens de l'année actiro se recrutant tons dans ceux qui tienneirt garnison en France , leort dépôts ne doivent être que des centres d'adddfila-' tration. Leà cadres des troistèmes tNHaiBoAs, s'ils y restent, sont perdus de toute manière pour la force réelle de l'armée» qui conservera 78 régimens intacts, quant à ses cadres, si l'on rend générale la mesure d'envoyer en Afrique les troisièmes bataillons. Des quatre colonnes mobiles, nue serait consacrée à la province de Constantine, où elle pourra, au be* soin et ainsi que l'expérience le prouve, se dédoubler pour multiplier son action. Les autres agiront entre Alger et Oran. Leurs points d'ai^ui principaux seront Alger, Belida, Medeah, Miliana, Mascara, Mostaganem, Arzew et Oran. , Leur force serait dès à présent augmentée par 1,500 cavaliers indigènes dont nous, disposons déjà. Cette ressource augmenterait encore, et l'oii pourrait bientôt, selon nous, réduire à tfbis le total des colonnes eit l'armée à 36,000 hommes; ehiffhd a^dessous duquel il tte faudrait pas descendre.

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

C'est bien «ttGÔnctement qM nonig doniiom \t8 bases du ealcul de l'eflEeotif de l'armée d'Afrique et de son emploi pour la guerre; nous n'avons pas en dTet le dé»r d'écrire un traité d'art militaire. Ceci est écrit surtout pour nos camarades d'Afrique^ et nous n'avons à leur apprendre ni comment se défend un poste ni comment se ccmduit ou s'organise une colonne. Toutefois^ pour ce qui concerne cette dernière question^ que peu d'entre nous n'ont pas souvent traitCe avec eux-mêmes^ et qui a foit éclore tant de projets de colonne mobile^ nous dirom que si nom n'avions craint de choquer ks idées absolues que l'on s'est faites de la force de notre infenterie en Afrique^ nous aurions voulu que la cavalme entrât pour moitié dans la composition de nos colonnes. Notre infanterie est forte contre les Arabes^ oek mk très^^vrai ^ mais pour leur résbter» non pour les atteindre^ et c'est d'arriver vitequull s'agit ici. Si Ton adoptait cette propositMMi^ il sentit Un^ours possible de

laisser au besoin Tii^uitme sous l'un de nos postes permanents. La cavalerie , assez forte pour s'isoler un moment , pourrait utiliser alors sa vitesse et sa mobilité y et il ne serait même pas nécessaire qu'elle se séparât de l'infanterie. En 1 835, l'ânir^ auquel nous avions dérobé notre retraite du Sig sur Ârzew, mit son infwterie sur la croupe de ses chevaux, et sut ainsi nous devancer au défilé de la Macta. Au reste y en ce q«i touche à la mobilité des colonnes, elle se compose 1^ de la mobilité des Immunes, 2^ de celle des bagages. 1''' Les hommes ne seront mobiles que lorsqu'ils ne porteront rien de ce d

— 287 —

ce bon que ne voulant jamais nous en écarter beaucoup la prévoyance qui charge tant nos soldats serait facile à rassurer. Nous renoncerons non seulement aux couvertures et aux sacs de campement (ces derniers bien utiles cependant) y mais aussi à la capote : la veste et le collet à capuchon sont ce qu'il y a de mieux. Ainsi nos sacs ne renfermeront absolument que la réserve de cartouches et les vivres portatifs qui, d'après la composition adoptée en Afrique, ne formeraient qu'un poids de 3 k. 75 pour huit jours d'absence, maximum de ce que l'on aurait à demander à une colonne ne devant pas s'éloigner beaucoup de la frontière. Les colonnes mobiles partant d'un centre où il faut qu'elles reviennent, n'ont qu'une action bien limitée, à moins que l'on ne veuille leur imposer pour vingt-cinq jours de vivres; ce qui en fait des colonnes immobiles. Les nôtres pourraient parcourir quatrevingts lieues de pays et faire de fréquents dé

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

tours sans onûmlre pour hors ressonrees. 2» Mobilité des btgagos
est une bataiHe 4e mots : il n'y a pas de bagages mobiles* Oe qu'il faut
faire, c'est d'essa avèir point ou peu. Nous voudrions, pour t et en outre un
mulet par compagnie portant : Les vivres des officiers 25 k. environ. Les
ustensiles de cuisine de la compagnie à 5 L'eau-de-vie pour huit jours ... SO
Le sucre et le café ii 20 Une résensde soldiers. IS L'orge pour la nmlet»
. 3& En tout IWk. Il resterait sur ce mulet place pour un blessé et {dus tard
pour deux, à mesure de la consommation de la charge» Il n'est pas
impossible de combiner la forme des cantines avec la condition de servir de
sièges* Les us^ tensiles de cuisine aurai|s|it une forme qui se

prêterait[^] comimteUe des gamelles» à là pé[^] nêtration[^] pour en réduire le volume et Yetabarras, etc.[^] etc.; etc» En ajoutant à ces moyens de transport les mulets d'ambulance centrale[^] ceux des chefs supérieurs et des cantiniers autorisés[^] une colonne de quatre mille hommes n'aurait que cinquante mulets[^] soixante au plus, et pourrait porter jusqu'à cent blessés[^] Joignez-y les bœufs nécessaires, cent environ, pour pouvoir porter la ration de viande à 0 k. 75; ce qui nous paraît désirable pour faciliter un service actif, et l'on resterait alors vraiment dans des conditions de mobilité. Si l'on ne pouvait compter sur l'orge des chevaux dans le pays parcouru, il faudrait ajouter au nombre précédent dix mulets pour chaque jour, en sus des quatre premiers : en tout donc et au maximum cent mulets et cent bœufs. Nous ne parlons pas de l'attirail d'artillerie; les batteries de montagnes, qui seraient par

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

moitié dans les opérations pour ceux qui savent les
manier; la nature des opérations d'ailleurs n'exigerait que peu de munitions dans la réserve. Nous ne nous arrêtons pas davantage à ces idées qui ont dû venir à tout le monde. La difficulté n'est pas de former des colonnes mobiles^ elle consiste à rendre leur habileté durable; la ligne présente a surtout cet avantage

— 2M ^ Le projet annoncé en ce mcHi^nt, de lier Alger et Cionstantine par une route militaire^ est uneopération du genre de celle que nous voudrions voir entreprise dans l'ouest de la r^;ence. Le gouverneur actuel ne nous a poinè habitués à le voir se porter en avant sans projet définitif. Nous devons donc croire qu'en ouvrant la communication de Gonstantine., il a l'intention de l'occuper fortement. Mais combien cette tentative serait plus utile du côté opposé! L'opération sur Gonstantine va inquiéter les populations kabaîles^ que nous avons intérêt à laisser en repos. Nous ne sommes pas en guerre avec elles, elles nous fournissent même des cultivateurs. Ges populations pacifiques n'entendent cependant livrer ni leur terri16

The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate

toire ni leur indépendance. S'emparer des Portes-de-Fer n'est, selon nous, ({u'un pisaller qui pourra donner un nouvel éclat au nom du chef qui dirige nos efforts, mais qui compliquera la question, là où nous aurions intérêt à la laisser dormir. C'est sur les Arabes qu'il faut agir, et la ligne de Tooest nous en founnrait un utile et beau moyen. Si la route de Gonstantiney qui ti'est bo&ne que si elle a pour but d'assm^r la prise de possession d'un vaste pays, doit renfermer, entre ion tracé et la mer, les Aïontagnes et les populations que nous devrims éviter et où il y a inconvéniesit à paraître , la route d'Oran, au contraire, séparerait de l'intérieur les plus beaux pays de la régence, les contrées les plus peuplées, les mieux arrosées, et par conséquent les plus riches; tendrait à soustraire à l'action d'Âbd'^l-'Kader les tribus qui ne le connaissent que peu encore, celles qui, à une autre époqtie, se montrèrent disposées à nous accueillir.

The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate

— 2A3 — Au reste , l'entpeprise annoncée e\$ ellemême im argument en faveur de la possibilité de celle que Ton propose. Si Ton objecte que le (Mité de la Tafna est un obstacle à cette dernière, et qu'au moins on a le mérite de faire en ce moment tout ce qu'il permet; que c'est un nouveau titre pour ceux qui dirigent les affaires, nous répondrons que nous sommes prêts à le reconnaître et à le dire ; mais que pour nous^ le vrai mérite sera non défaire tout ce que permet un traité que nous seuls avons observé jusqu'à ce jour, mais de le remiprè comme il pourrait et devrait déjà l'être, et de pixMéder ensuite à ce qui est véritablement bien et profitable. CONCLUSION DE CBTTB NOTB. Si la guerre en Afrique est une nécessité , il faut qu'elle soit faite d'une manière impo

— 2W — 8aiiie pour celui qui se déclarera notre ennemi ,
rassurante pour cdui qui voudra ne pas Tôte. La guerre servant un système
d*exttosion progressive s'attaque aux Arabes même que nous voulons
rassurer et soumettre. C'est .tm grand vice ; il faut tout d'abord en portear le
théâtre au-delà du pays que nous pouvons occuper avec nos moyens.
L'occupation d'une frontière tracée par une bonne route défendue par des
postes à diiaque Ueu d'étape, allant d'Alger à Oran, remplit ce but, en
soumettant les tribus ainsi enyelojqpées à un grand ascendant militaiiie et
moral et les soustrayant à l'action de ,rémir, notre véritable ennemi, et en ne
lui laissant d'autre ressource que de s'y présenter à son tour en ennemi. Un
pareil système^ qui procurerait à des populations laborieuses une protection
efficace, nous gagnerait bientôt de nombreux auxiliaires. Nos seuls efforts
tendraient à

— 24.5 — compenser par des prises les pertes accidentelles de nos alliés. Notre guerre serait alors non plus une guerre générale, ne connaissant ni alliés, ni sujets; ce serait une guerre de justice et à[^] réparation, qui nous donnerait une position (rolitique intelligible aux Arabes et respectée par eux. Un pareil système militaire exigerait moins de soldats que n'en demande en ce moment une paix dont nous seuls sommes esclaves. FIN.

TABLE. Pag, s. NoTB PREMIÈRE. Des autorités indigènes établies sous la direction ou sous le patronage de la France 9 Note ii. Faut-il concentrer tous nos efforts sur la province de Constantine, et renoncer, soit momentanément, soit pour toujours, à nous étendre dans l'ouest et au centre de la régence ?.. 73 Note m. De la nouvelle gendarmerie d'Afrique 89 Note iv. Sur le projet de coloniser la régence d'Alger. . 103 Note v. De la religion musulmane sous le rapport de l'obstacle qu'elle nous oppose ' 161 Note vi. De la guerre en Afrique 201

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

1« 1

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

p

The text on this page is estimated to be only 0.92% accurate

Cljfi U mt'At t\>xam. AMIE l I en MSMtS. 1 M lř" Wlar Mř"*-
clr Ciilu' M AB Q U ERl TE AÎM O H U , | LES TROIS âotrrrLETS ^ ^ -^
'*^'^ i^ CiiWtt* 2 vu» h HtBTOtHE 0r LE BÔET^UtT 1 •E.iyiti^tifL 1 ¥i4
tu s£ftViTûfi& ET qeaudv^ :*n&r7^Uft FEÂNGB e-r MAHII: , ■ ■ " "■ ' ^
■'■' ' -■--'QK^maUVZljrtl t y • ■^BOMt BÔtrfSBnAt^ ^ . M,r» .r4^r* ,.-t 'l
m.I . it,->, LâtriUK ..:■■' r... i ,1.- Mi>***l. 5 \ol, in-K. Atf*I}Et>A âÇ
HHIK, 'i^ur Tici rmnj'/lirr ^ \uf jn*"^.

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

JUN 2^t928

